

La Feuille de Quint

Le journal d'information qui suit le fil de la Sure n°50 - Mars 2025



Ste-Croix

Vachères-en-Quint

St-Andéol

St-Julien-en-Quint

50 mercis

« A l'heure où notre monde électronique nous véhicule des images du bout du monde, nous avons voulu parler de notre petit bout de terre et de ses habitants qui nous sont proches ou que nous côtoyons parfois. »

La feuille de Quint est née en décembre 2008, à l'initiative d'un petit groupe de personnes qui, « à l'heure d'Internet, souhaitait tisser un lien écrit entre les habitants de la vallée ».

50 numéros, 17 années, 700 pages, des milliers d'heures d'écriture, d'interview, de recherches, de rédaction, de pliage, de distribution dans les boîtes aux lettres... plus tard... notre journal papier continue à vivre.

Est-il lu ? Nous l'espérons. Mais franchement, nous ne savons pas trop.

Nous croyons en tout cas que cela en vaut la peine, tant est riche la diversité des sujets abordés. Cela nous pousse à continuer, à imaginer comment faire naître les 18 pages du numéro suivant.

Ce n° 50 est un florilège d'articles qu'un petit comité a sélectionnés. Nous en profitons pour remercier celles et ceux qui ont relu les Feuilles pour choisir ces quelques pépites. Nous espérons aujourd'hui que ces 30 pages-anniversaire vous donneront envie de lire ou repartir les 49 premiers numéros.

L'association Valdequint remercie les quatre mairies de la vallée qui, depuis le 1er jour, soutiennent financièrement l'impression du journal. Chapeau bas aux auteurs de textes, de poèmes, de dessins, aux metteurs en page qui, depuis 17 ans, ont travaillé à ce que ce journal existe encore aujourd'hui.

Rendez-vous en 2028 pour fêter ensemble le 20ème anniversaire de la Feuille de Quint.

Pour lire les anciens numéros, c'est ici :

<https://valdequint.fr/>, rubrique « Feuille de Quint » ou
bien à l'EPI où les numéros sont conservés.

Jean-Claude Mengoni



Font d'Urle par Bruno Robinne

N°1 Visage de Quint – Léa et Gaston Marce Décembre 2008

Pour ce premier n°, nous avons rencontré Gaston et Léa Marce qui habitent la maison familiale aux Touzons à St Julien. Une des très vieilles familles de Quint puisque l'arbre généalogique établi par Mme Meysenc y recense déjà Pierre Marce en 1665.

Nous avons passé près de 3 heures, bien agréables, en votre compagnie, monsieur et madame Marce. Impossible de retranscrire tout votre témoignage. Nous avons choisi de relater quelques bribes de notre conversation. Merci encore pour votre gentillesse.

L'eau aux Touzons

Chacun avait sa source ou son puits. Chez nous, en été, elle coulait fine comme un crayon. On la pompait à la main à la cuisine, à partir d'un réservoir installé dans la cour. L'eau est arrivée au centre du village en 1911, quand la commune a capté une source vers le col de Marignac. Vachères ou St Etienne connaissaient eux des périodes sans eau, surtout en été. La distribution telle qu'on la connaît actuellement, est issue d'une source captée à Font d'Urle. Le projet a été initié par Alain Planel, le père de Philippe, en 1982. (NDLR : nous y reviendrons plus en détails dans un prochain n°). Cela a permis une constance dans le débit et une pression importante, ce qui nous a permis d'avoir de l'eau partout, sans efforts, confort qui paraît tellement normal aujourd'hui.



La population autrefois

Je me souviens, 244 cartes d'alimentation avaient été distribuées en 1944. Depuis, la population a bien baissé !

Dans les années 20, l'école accueillait 60 à 80 élèves, filles et garçons séparés par les locaux de la mairie. En 36, quand j'étais en âge de scolarité, il n'y avait plus que 12 élèves par classe. Je me souviens que Pierre Bouvet et Daniel Maillet sont venus à St Julien suite à la fermeture de l'école de St Etienne.

La distribution du courrier

Autrefois, le courrier était déposé au bureau de poste de Ste Croix. Il était ensuite distribué dans la vallée par 4 facteurs, tous les jours, y compris le dimanche.

Un premier facteur s'occupait de Ste Croix.

Un second était responsable de Vachères, St Andéol, St Etienne, Lalley. Un troisième distribuait aux Touzons, aux Glovins, à Ruisse, au Colombier et à St Julien - village. Un dernier, enfin, faisait la tournée des hameaux du fond de la vallée, et ce jusqu'en 1970.

Les facteurs se déplaçaient en vélo, à pied, parfois en skis. La moto est venue plus tard.

L'occupation allemande à St Julien

En fait, nous n'avons vu les Allemands qu'à deux reprises. Le 14 juillet 1943, les alliés parachutent des colis sur le Vercors. Un chasseur allemand venant de Valence bombarde les Manins. On y compte un mort. La deuxième et dernière apparition date de fin juillet, début août 1944. Les Allemands passent le col de Marignac, y arrêtent 2 jeunes maquisards qui dormaient dans la ferme devenue plus tard centre de vacances, passent par St Julien, s'y arrêtent deux heures pour enfin poursuivre vers Ste Croix. Au passage des Tourettes, ils sont accrochés par un maquisard allemand qui avait fui le nazisme. Il y sera tué; son corps et la mémoire de son geste reposent au mémorial des Tourettes après le tunnel en se dirigeant vers Ste Croix.

Le pain

Sylvain Richaud était le boulanger du village, jusqu'en 47-48. Il était installé à l'ancienne épicerie, à l'entrée du village à droite. A ce moment nous échangions 1kg de blé contre 1kg de pain. Leur valeur respective a bien changé depuis lors. Ensuite nous avons cuit notre pain, jusqu'en 1955. Après cela, nous avons acheté notre pain au boulanger de Ste Croix.

Le quartier des vaches

Aux Touzons, il y avait beaucoup de vaches. 3 familles (Marce, Marcel, Nal) avaient décidé de se spécialiser dans l'élevage bovin. Nous vendions le beurre une fois par semaine et nous avons commencé à commercialiser le lait à la laiterie de Crest à partir de l'automne 1954. Nous avons acheté du matériel ensemble et on s'auto-aidait pour les cultures.

N° 5 : Et si on parlait du café de Saint-Julien ?

Février 2010 - Rencontre avec Simone RICHAUD, à St Julien

Constant RICHAUD, né le 17 mars 1877 à St Julien, était boulanger. Son fils Ulysse reprit durant une année à la suite de son père. Il ne put continuer plus longtemps à cause des problèmes liés aux poussières de farine qui l'en empêchèrent.

En 34, Sylvain RICHAUD, reprit la boulangerie puis le café après le mariage avec Simone VIEUX. Il allait chercher le grain au moulin pour faire la farine à St Julien. Il faisait en moyenne 2 fournées par jour et fournissait toute la vallée de Quint jusqu'à Vachères.

Jusqu'après la Seconde guerre, le café et la boulangerie tournaient bien:

Le matin, il y avait 2, 3 hommes réguliers, qui venaient prendre le café accompagné d'un petit verre à pied de gnôle locale... M. BRUGIER, ancien propriétaire de la maison actuelle d'Yvette TALON¹, était un des réguliers; il officiait souvent au village comme le boucher local...

L'après midi c'était au tour des joueurs de cartes: ils avaient à côté d'eux, leur petit canon de rouge et il ne fallait surtout pas les déranger!... Simone se souvient d'un moment vécu en 45, « si c'était hier » :

Son fils Yves était né il y a peu et il était dans sa poussette, dans le café. A ce moment, elle s'occupait de servir au café et au pain; Ce jour là, alors qu'elle était occupée à servir, Yves pleurait ... comme beaucoup d'enfants demandant d'être entendus ! mais les joueurs de cartes ne le voyaient pas ainsi: « mais enlève ton gosse, avec ses pleurs il nous dérange; on ne peut pas jouer tranquille! »...

Le beau-père de Simone avait même fabriqué une petite table spéciale pour quelques joueurs chevronnés, afin qu'ils puissent jouer tranquillement; il les avait installés à l'étage dans la partie privée de la maison.

Il y avait souvent aussi Ernest VINCENT, des Bayles, à ce moment Maire de St Julien en Quint. C'était le papa d'Albert VINCENT, grand père de Sylvie VINCENT.

(1) Au moment de la sortie de la FDQ50 la maison est propriété de Michèle Granon

Puis la fin de la guerre amena une autre forme de vie de village; les gens se remirent à faire du pain, et la vente à la boulangerie diminua. Aussi pour palier à cette difficulté, en 47, Simone et Sylvain débutèrent l'épicerie qui eut un énorme succès; les gens venaient au café mais ils venaient aussi acheter ce dont ils avaient besoin.

Les habitués du café étaient pour la plupart des anciens du village; certains venaient pour passer la journée et échanger de la vie des villages. D'autres, chasseurs, échangeaient sur la journée de chasse passée ou à venir.

Certaines fois, ils invitaient quelqu'un de Die à venir chasser à Quint; alors ils allaient à la chasse le matin, mangeaient le midi au café puis repartaient sur Die.

Ils allaient souvent chasser le lièvre ensemble à 4 ou 5; alors, en fonction de leur résultat de chasse, ils se partageaient le butin, décidaient de le manger ensemble, au café, en présence de Simone qui le cuisinait.

La grive était aussi un but de chasse très courant à cette période (qui n'est plus aujourd'hui... malheureusement !).

A ce sujet une petite anecdote qu'un journaliste avait réussi il y a quelques années, à soutirer de la mémoire de Simone; en voici le texte:

« me souviens très bien d'une après-midi, j'avais onze ou douze ans, mon père était parti visiter ses trappes vers le bec Pointu. La nuit approchait, il ne rentrait toujours pas et ma mère commençait à s'inquiéter.

Mes frères seraient bien partis à sa recherche mais ils ne savaient pas dans quel sens il avait entrepris sa tournée. Tout d'un coup, ils



On aperçoit le café au fond au milieu des arbres...

l'aperçoivent qui revenait. Il marchait lentement et avec peine, l'air tout raide. Ils ont pensé qu'il était blessé ou qu'il avait eu un malaise, et sont allés à sa rencontre. Il était tout simplement rempli de grives! La poche carnier de sa veste de chasse n'avait pas suffi à les emporter toutes, ni les autres poches, et il en avait mis plein ses jambes de pantalon et même dans sa chemise, partout! Quand il a eu fini de les vider, ça en faisait un tas énorme sur la table de la cuisine. » (*)

(*) : Texte réalisé dans «'alpes» N° 15: «A table, Saveurs et terroirs», écrit par Mr Philippe Journoud

La grive était l'oiseau d'excellence qui était festoyé le 1er dimanche de février lors de la St Blaise. mais cela est une autre histoire, pour une autre Feuille de Quint!

Le café épicerie vivait à son rythme; jusqu'au jour où «Intermarché» à Die s'est installé en décembre 1971; « m'en souviens très bien » dit Simone. Ensuite, très rapidement, les gens sont allés acheter là-bas et nous avons fermé l'épicerie.

N° 7: C'était comment avant ? – Lallet

Novembre 2010 - Avec Léon et Charlotte Vieux, ainsi que Simone Richaud

Pour ce 7ème numéro nous avons rencontré Léon et Charlotte Vieux, en compagnie de la sœur de Léon, Simone Richaud. Ils nous parlent de Lallet, le village de leur enfance.

Au début du 20è siècle, vivaient trois familles à Lallet, les Vieux, les Garcin et les Chevillon.

Gaston et Elise Vieux et leurs 5 enfants (Henry né en 1913, Irène née en 1914, les frères jumeaux Léon et Roger nés en 1920 et Simone née en 1923) habitaient dans la grande maison en haut du village. Aimée et Nézida Chevillon et leurs 3 enfants (Paul né en 1920, Robert né en 1921 et René né en 1930) habitaient au centre du hameau et enfin, Aimée et Marie Garcin et leurs 2 enfants (Léon dit «Lolo» né en 1930 et Paulette née en 1932) ainsi que la tante Berthe habitaient dans le bas du hameau. En 1933 la cadette; Paulette avait 1 an et l'ainé; Henry en avait 20! Entre eux deux, 7 enfants de 2 à 19 ans. Une belle bande qui aimait faire de la «leye» par temps de neige.

La maison appelée «de Louise» n'était déjà plus habitée au début du 20ème siècle.

Il y a eu également la famille Blain qui a occupé pendant un temps la maison derrière la grange, la première sur la droite dans la montée; encore à restaurer.

L'école

Léon et Simone racontent les trajets pour aller à l'école de St Etienne, chaussés de sabots en bois cloutés. La descente de Lallet, la traversée du «pont de fer» sur La Sure et la remontée par le sentier vers St Etienne leur prenait 1/2h. Ils y allaient à pied par tous les temps. Ils évoquent aussi leur institutrice Mme Vache (la grand-mère de Germaine Vache). Après le certificat d'étude; ils avaient alors 14 ans, chacun des enfants restait travailler à la ferme familiale.

L'eau

Le lavoir qui coule toujours actuellement a été construit par les 3 familles à la fin du 19ème. En été quand l'eau ne coulait plus, la famille Vieux allait chercher l'eau à la source en contre-bas de la maison, avec des arrosoirs. «C'est là aussi que l'on faisait le beurre», nous dit Charlotte; «fallait une eau fraiche et propre». Le fameux beurre que Simone partait échanger à vélo contre du carbure pour les lampes, du temps où l'électricité n'y était pas encore. Il y avait une autre source plus bas vers la Sure appelée «Sania» où allait s'approvisionner la famille Garcin.



Les vêtements

Elise Vieux et Nézida Chevillon cousaient à la machine à pédale pour confectionner entre autre les chemises des hommes. Les femmes tricotait chaussettes, écharpes et autres bonnets. Un marchand ambulant (Mr Bon qui venait avec sa roulotte tirée par un mulet) vendait également des vêtements, du fil et autres articles.

La vie en commun

Chaque famille possédait son four à pain. Le blé était apporté au moulin du Rivet et chacun repartait avec sa farine. On y portait aussi les noix pour faire l'huile. «on passait plusieurs soirées à émonder les noix, une fois chez l'un, une fois chez l'autre» dit Simone. «D'autres veillées se faisaient aussi pour se rencontrer, jouer au cartes» rajoute Léon.

Les transports

La famille Vieux se déplaçait avec la «jardinière» (sorte de charrette) tirée par la jument nommée «Coquette» Un trajet vers Die mettait en moyenne 2h. Lallet voit l'arrivée de la première voiture à essence au début de la guerre, son heureux propriétaire est Henry Vieux.

La lessive

Charlotte raconte comment on faisait la lessive dans une lessiveuse en zinc (voir photo). Après

avoir bouilli, le linge était rincé au lavoir. La lessive en ce temps là ne se faisait plus à la cendre mais avec des cristaux de soude.

A la ferme

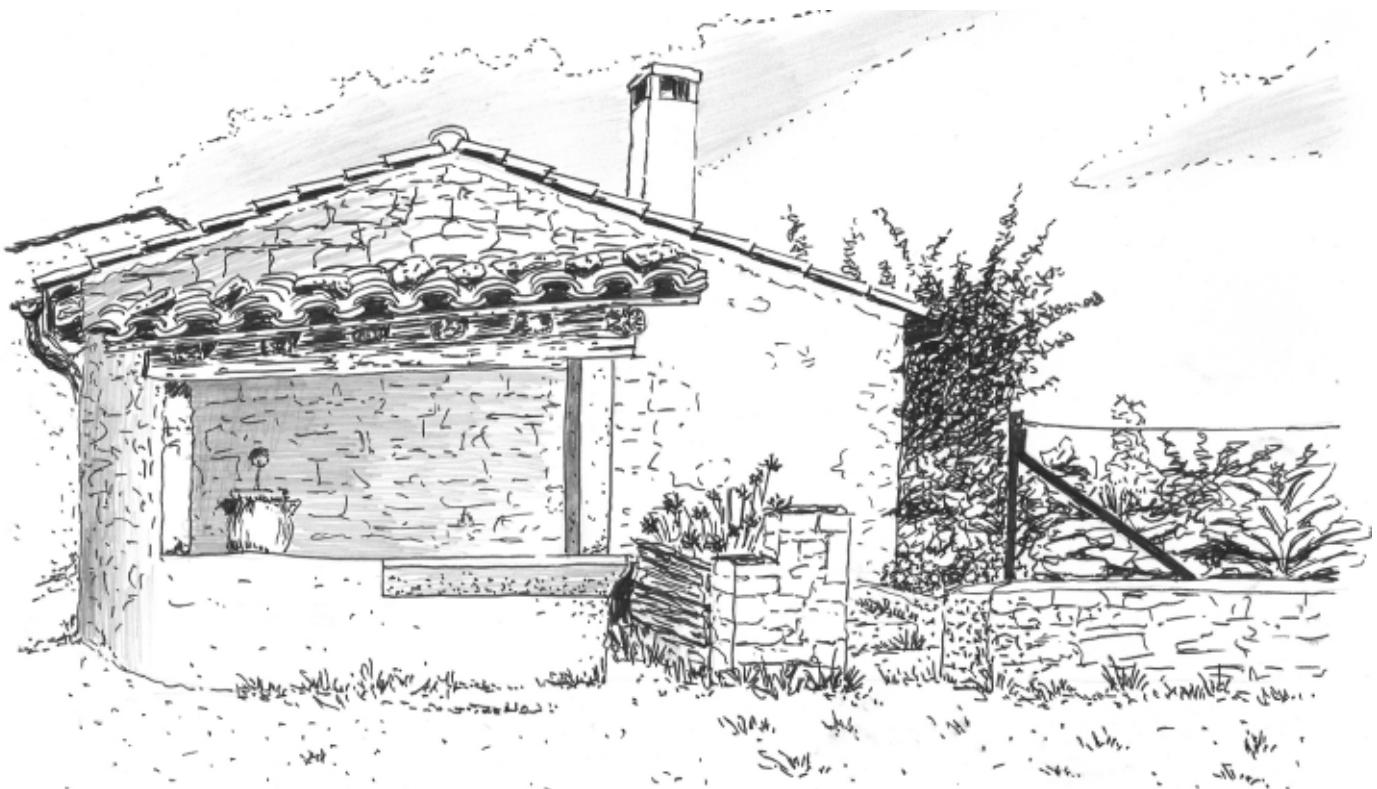
Les vaches servaient pour le labour en plus du lait et du beurre. « Nous avions des moutons, cochons, poules, chèvres et lapins pour notre consommation personnelle » racontent- ils. « Les agneaux et le lait étaient vendus. D'autres produits échangés».

Ils vivaient également de la vente de l'essence de lavande (nommée actuellement huile essentielle). La lavande était distillée au «pont de la commune» vers le col de la Croix. L'eau de lavande (hydrolat) était employée pour le nettoyage!

Les petits bals improvisés

« Pendant la guerre » raconte Simone, « nous organisions parfois des petits bals accompagnés par un accordéoniste. Nous étions jeunes et il n'y avait pas beaucoup de possibilités de se retrouver et de faire la fête en ce temps là ». Ces petits bals improvisés se faisaient dans la petite grange de la famille Vieux après le petit pont sur la droite.

Une fois les enfants mariés et les parents disparus, il ne resta plus au village en première résidence que Roger Vieux et Robert Chevillon.



Le lavoir de Lallet par Roland Dehon

N° 8 et 9 : quand 3 villages se rassemblent pour que s'ouvrent les robinets

Mars et juin 2011

Tous les habitants de la vallée ont aujourd'hui de l'eau à volonté pour leur usage personnel mais aussi professionnel. C'est d'autant appréciable que le prix est plus que raisonnable.

1ère partie (n° 8) :

Trois villages, un projet, des gestionnaires

Depuis 1911, le village de St Julien avait sa propre source. Les autres villages et hameaux faisaient ce qu'ils pouvaient avec leurs propres captages. Il y a moins de 40 ans, on ne pouvait pas faire marcher deux machines à laver en même temps à Vachères en Quint. Liek Wartena se souvient des aller-retours incessants entre le lavoir de Ste Croix et leur bergerie pour alimenter leur troupeau de chèvres en eau ! A tel point que Sjoerd et elle ont bien failli renoncer.

C'est à la demande des communes de la vallée, (St Julien en Quint, St Andéol et Vachères en Quint) et sous l'impulsion d'Alain Planel, alors maire de St Julien, qu'est né le « syndicat intercommunal des eaux de la vallée de Quint » le 23 mars 1979. La tâche était rude et s'est parfois heurtée à des réticences de quelques détenteurs de sources, qui acceptaient mal de se voir imposer une eau « à payer ». Les travaux ont été réalisés sous le mandat d'Alain Planel : la source est captée au lieu dit « les Juges »; la construction d'un réservoir est décidée aux « Tonils » et enfin suit la pose des nombreuses conduites (30km) qui alimentent chaque hameau et chaque maison. Il s'agissait à l'époque de travaux lourds et coûteux, heureusement subventionnés à 80%.

St Julien et St Andéol furent raccordés dans un premier temps. Puis vint le tour de Vachères et des derniers hameaux.

L'entreprise Cheval a été chargée de faire tous les travaux. C'est encore elle qui intervient pour les dépannages ou l'entretien du réseau.

Un captage à 1200m d'altitude d'une eau qui s'est infiltrée dans les roches calcaires du Vercors a deux avantages : le Vercors enferme de gigantesques nappes souterraines, qui semblent inépuisables. En 2003, année de « la canicule », la source n'a pas diminué de volume alors que d'autres communes du Diois étaient en vraie pénurie d'eau. Et enfin, l'eau

n'est pas polluée chimiquement. Toutefois, l'eau est soumise à contrôle régulier par la DASS. C'est pour cette raison qu'une injection faible mais régulière d'eau de Javel a été rendue obligatoire. Une solution de type « traitement par UV » telle qu'employée à Ste Croix n'est pas possible à cause de la longueur importante des canalisations. La neutralisation des bactéries par UV n'est en effet efficace que sur quelques centaines de mètres.

Le syndicat a eu trois présidents depuis sa naissance : d'abord Alain Planel, puis Martial Meysenc et maintenant Hervé Rolland. Le syndicat emploie depuis sa fondation un salarié à temps partiel, chargé de relever les consommations aux compteurs et d'intervenir en cas de panne. Gaston Marce fut le premier. Vinrent ensuite Guy Vieux et enfin Sébastien Vieux. La gestion financière est assurée par le Trésor Public de Die. Toute l'administration est gérée par Marie-Hélène Sideris, secrétaire communale des trois communes adhérentes au syndicat.

2ème partie (n° 9) : chère, notre eau ?

Les prix pour l'abonnement et la consommation sont fixés chaque année par le syndicat. C'est une décision de tous les membres (3 représentants par commune). **Contrairement aux sociétés d'eau privées, le syndicat ne fait pas de bénéfices. Les redevances sont calculées au plus juste afin de couvrir les frais de fonctionnement et alimenter un fonds pour les investissements**

futurs. Le syndicat ne peut en effet plus bénéficier de subventions. Le renforcement récent de la branche qui va vers Lallet a par exemple été entièrement financé par fonds propres à hauteur de 80.000€¹ !

Les redevances et le prix de l'eau sont fixés pour que l'eau reste un produit accessible aux familles mais également aux agriculteurs. C'est ce qui explique les prix dégressifs en fonction de la quantité. Exemple frappant, un éleveur de la Vallée qui



Hervé Rolland,
président du syndicat

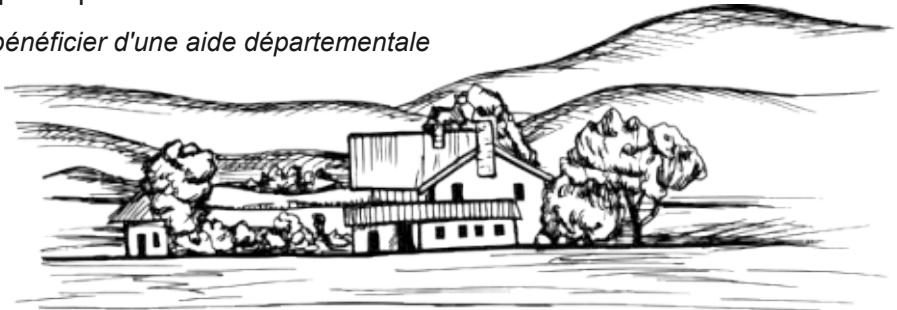
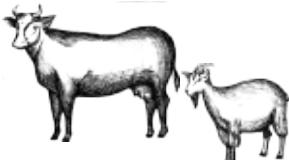
habite Die nous a raconté que ce qu'il paye pour la consommation de 2 personnes à Die est nettement supérieur au coût de l'eau que consomment ses 70 vaches dans la Vallée !!!! Notons que la consommation annuelle raisonnable (125 l par pers et par jour) d'une famille de 3 personnes coûtait (chiffres 2005, source « agence de l'eau »), 235€ à Châtillon, 270€ à Die et 190€ à Menglon alors que la facture chez nous était limitée à 150€.

Merci à ceux qui œuvrent pour le bon fonctionnement de ce syndicat de l'eau. Merci également à Hervé Rolland et Oda Schmidt qui nous ont fourni la plupart de ces informations.

Et pour terminer, deux anecdotes partagées par Hervé Rolland :

« Une des analyses semblait indiquer que la

(1) Nous apprenons que le syndicat a pu bénéficier d'une aide départementale exceptionnelle pour ces travaux.



N° 12 : la transhumance, retour aux sources

Juillet 2012

Lors du N°3 de la feuille de Quint de juillet 2009, nous évoquions la montée des vaches de Lien et David Tousseyn par le chemin d'Ambel privilégiant ce mode de transhumance à celui des camions.

Nous sommes allés rencontrer Hervé Rolland afin qu'il nous parle de l'évolution de la transhumance...

« Cela fait près de 20 ans que la transhumance dans la vallée de Quint ne se fait plus à pied, les élevages disparaissant progressivement.».

Cette année, plusieurs éleveurs ont décidé de reprendre le bâton et de lâcher les transporteurs qui convoyaient les troupeaux par les routes goudronnées. Ce n'est pas moins de 5 voyages qu'il faut compter afin de transporter les vaches de la vallée: environ 80 bêtes chacun pour Philippe et Sébastien, et une vingtaine chacun pour David Vieux et David Tousseyn. Sans parler du gain de temps et d'énergie que cela engendre. Le gain financier n'est pas à négliger (on peut l'estimer à près de 5000€). En ce qui concerne les transporteurs, ils viennent d'Isère! Le temps de chargement et déchargement est long. « je me souviens, dit Hervé, avant que le chemin du Tubanet ne soit refait, il fallait transvaser par petit camion les vaches du parking au parc!... »

qualité bactériologique de l'eau était mauvaise. La Ddass menaçait de fermer la source et d'en interdire tout prélèvement.

En examinant attentivement tous les documents relatifs à cette analyse, les responsables du syndicat ont constaté que la Dsass avait mandaté un stagiaire qui n'avait aucune connaissance des lieux. Il avait prélevé l'eau de la fontaine de St Etienne qui est alimentée par sa propre source et qui signale clairement « eau NON potable » .

Et enfin, « un monsieur de St Etienne se plaignait de la note salée de sa facture. Une analyse in situ a démontré qu'il avait ouvert une vanne extérieure au printemps ... en oubliant de la fermer ».

Lundi 11 juin: David V, Sébastien , Eric , Philippe , Jean Marc

accompagnés de Guy, Hervé et Joël ont donc pris leur bâton de berger et sont partis en direction du plateau d'Ambel avec les vaches de Philippe. Après les avoir convoyées en camion jusqu'en bas de Ruisse, tout le monde est parti à pied; le temps était convenable. Arrivées à quelques lacets de la fin, dans un virage, les vaches ont repris le chemin de descente! Heureusement que Guy avec son 4x4 qui suivait, a pu bloquer les 10 vaches avant qu'elles ne rejoignent la vallée! Philippe les a toutes retrouvées; certaines ont été remontées le lendemain et les autres le mercredi.

Mardi 12: mauvais temps! Les fils ont été remis et cela a permis de faire monter le troupeau de Sébastien sans encombre. Le casse - croûte rituel qui s'était fait au pas d'Ambel la veille, a été pris dans le garage de Sébastien, tellement la météo était mauvaise!

Moment très convivial; et tout particulièrement ce mardi!... où la journée s'est finie tôt ... le lendemain! En effet, 2 accompagnateurs, après la journée passée et leur état de fatigue avancée, n'ont pu atteindre leur domicile que tard dans la nuit... Mercredi 13: René et David V, Philippe , Hervé , David T, Jessy, Loukas (un stagiaire de David), Alistair, Hubert et Kamel, Alain et Luk, Mathieu et Antoine!... tous au rendez-vous à 6h à la ferme de David T! En 1h30 nous emmenons le troupeau au pas de Ruisse, sans difficulté grâce au nombre et à l'habitude de certaines vaches et à la préparation du terrain en amont. Le troupeau est vérifié à son arrivée puis lâché dans les alpages... on les retrouvera dans 3 ou 4 mois... Le Casse croûte dans le brouillard était comme à son habitude très sympathique et nous a redonné de l'énergie pour redescendre en récupérant les fils inutiles.

Samedi 16 :

Tom peine à sortir du lit : nous sommes le 16 juin et pourtant il fait encore noir... Mais la perspective de se retrouver ensemble avec Manon, Antoine, Mathieu, Bastien, Céline et Ella lui donne une énergie... insoupçonnée ! 5 heures du mat... le petit dej. sera copieux tout autant que le « programme » de la journée : Rendez- vous 5h45 chez David Vieux pour une « transhumance » vers Font d'Urle... David doit monter ses brebis à Chaud Clapier... 200 bêtes qui viendront grossir le troupeau déjà en estive... Nous passerons par « Somme longue » et la Porte d'Urle. Sylvie, Jean Louis, Corine et Hubert accompagnent donc les enfants qui accompagnent David et René qui accompagnent des Brebis... plutôt en forme (les enfants aussi d'ailleurs !). Dès le départ les bêtes (à moins que ce soit le berger) impriment un rythme soutenu...

Poème en Quint

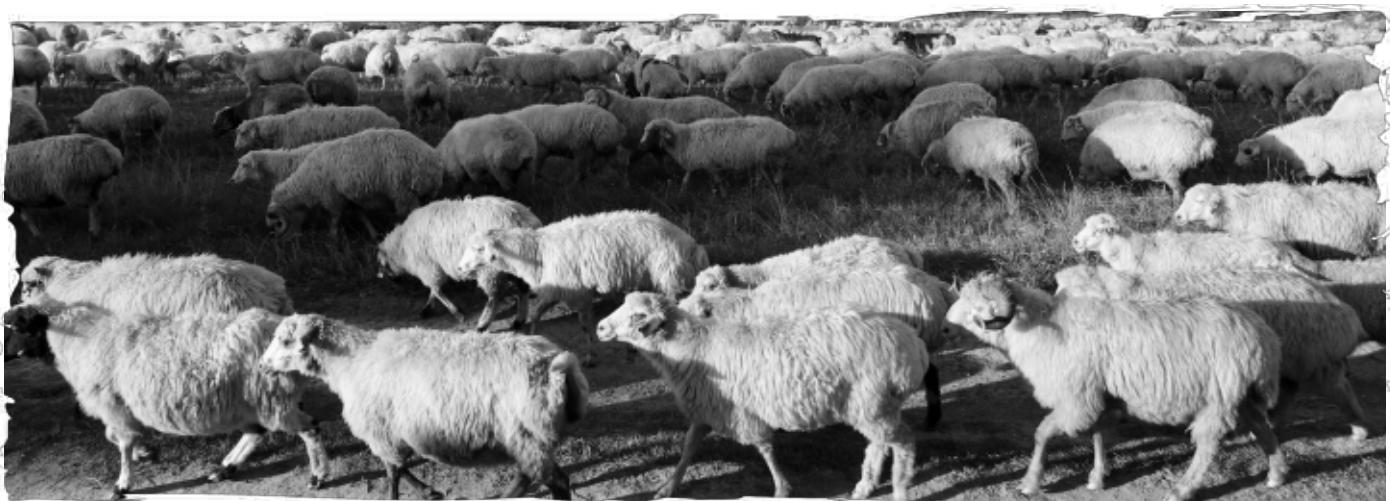
(inspiration profonde et respiration rapide)

*Devant les enfants caracolent,
Derrière Corine, Sylvie et Jean Louis rigolent
Derrière Céline affronte la pente et «s'accroche»
Devant David et René évoquent le temps jadis...
Plus loin Hubert et Céline «décrochent» !
Mais qu'il est beau le chemin des brebis.*

Le sentier se redresse pour finalement déboucher sur la piste... Au détour d'un virage, un troupeau de mouflons, sous « les Sarnas » se fige à notre vue... Sylvie prend les jumelles... environ 25 (les mouflons, pas les jumelles...). Après le sentier en balcon forestier, Porte d'Urle enfin, 2h50 de montée, Céline n'est pas mécontente de se joindre au groupe qui s'est posé sur les hauteurs de la station pour « cassecroûter ». Les hommes et les bêtes broutent au soleil, l'absence de vent à cet endroit est remarquable !

Après la pause le groupe se divise : David et René vont confier les brebis au berger de Chaud Clapier ; les autres vont randonner jusqu'à Font Payanne en passant par les crêtes du cirque et le sommet du Puy de la Gagère... Dieu que c'est beau...

Goûter sur l'herbe à la cabane de Font Payanne... La descente se fera au pas de course malgré la chaleur et un troupeau de mouflons croisé avant de rejoindre le col de la poule. Les enfants ont été formidables toute la journée ; merci à David V et René pour cette escapade ovine et au vin rosé frais de Sylvie et Jean Louis...



Il y a eu un lien très étroit entre le club et Georges FRANCILLON qui en a été le président à sa création au printemps 1978 et l'a animé pendant plus de trente ans. Mais avant de parler du club, Georges a envie de raconter la découverte par lui et Denise de St Julien en Quint, l'installation au village, le début des relations avec les habitants...

«J'étais, commence Georges, instituteur dans la région Grenobloise. La retraite approchait. En juillet 1976, nous nous mettons en quête d'une maison pour cette nouvelle étape de notre vie.

Souhaitant un climat plus pur, plus ensoleillé que celui de Grenoble, un environnement plus tranquille, mais ne voulant pas nous éloigner des montagnes que nous aimons, l'un et l'autre, parcourir, nous décidons d'explorer le Diois, seulement traversé deux ou trois fois, vanté en plus de sa Clairette, pour son climat et la beauté de la nature.

Des maison, à vendre, il y en avait beaucoup dans le Diois à cette époque. Le notaire de Die, Mme Royer, nous en fait visiter plusieurs, à Romeyer, Châtillon, Mensac, Menglon.

Mais aucune d'elles, ni leur environnement, ne nous plaisent. « il y en a encore une à vendre à St Julien en Quint, dit le notaire, mais il y a des travaux à faire». Nous décidons d'aller voir et il nous y emmène.

J'ai encore dans ma mémoire, plus de trente ans après, des images et des impressions de cette visite tant la nouveauté, la beauté des paysages nous avaient frappés: une petite route qui serpente entre champs et pentes boisées; l'apparition du Vercors au dessus d'un petit village; la montée vers un col où s'offre à nos yeux le magnifique panorama d'un cirque de falaises, la vallée de Quint; la descente vers St Julien entre des prés avec l'apparition des premières fermes; l'arrivée au village et, à l'entrée de celui-ci, un char de lavande qui charme notre vue et notre odorat - quel accueil ! -; la présence insolite, côte à côte, d'une église, modeste,

et d'un temple ancien aux dimensions imposantes; une petite rue montante qui s'achève devant la maison.

La maison ? Elle n'est pas ordinaire. Une partie ancienne (2 ou 3 siècles?) dans le style des maisons rurales du Diois, avec un escalier en pierre protégé par un avant-toit menant au logement au 1er étage (le rez-de-chaussée servait d'étable) à côté d'une partie plus récente.

Les deux parties avaient été réunies pour faire une maison d'habitation spacieuse, mais les travaux n'étaient pas terminés.

Nous commençons la visite. A l'étage, un petit logement récemment aménagé habité par une locataire, des chambres, une mezzanine. Au rez-de-chaussée, deux pièces voutées; à côté d'une vaste pièce (le séjour) à terminer.

Devant la maison, orientée au midi, une terrasse avec un gros tilleul et un petit terrain en pente font face à un sommet boisé. Nous sommes conquis. Nous nous voyons déjà, lisant, travaillant, prenant nos repas dehors, à l'ombre du tilleul, face à une nature intacte. Nous sommes acquéreurs.

Il y a toute une année pour achever les travaux et rendre la maison entièrement habitable. Une solution sera trouvée pour la personne qui occupe



Dessin de G. Francillon

le logement, Mme Chaput, la mère de Charlotte Vieux, notre voisine. Elle habitera à côté de ses enfants. Elle sera par la suite une grande amie de Denise.

Septembre 1977. Je suis à la retraite. La maison est prête à nous accueillir et nous nous installons à St Julien, devenant de nouveaux «Quintous».

Nous faisons vite connaissance avec nos proches voisins, Léon et Charlotte Vieux qui nous racontent le passé d'un village bien vivant avec des cafés, un restaurant, des artisans.

Nombreux étaient les joueurs de boules ou de coinche chez Sylvain et Simone! ***Ils nous racontent les veillées de travail dans la bonne humeur au temps des noix, chez les uns ou les autres; la fête de la St Blaise début février, où l'on venait de fort loin déguster les grives de Mme Roche;*** et aussi les moments sombres de la guerre liés à la bataille du Vercors: le passage des Allemands, l'accueil des habitants de Vassieux (proche de la montagne) ayant pu échapper au massacre des habitants et à la destruction du village.

Nous faisons assez rapidement connaissance avec d'autres habitants. Il nous disent leur plaisir d'accueillir de jeunes retraités désirant partager leur vie simple.

Au cours d'une promenade, nous voyons une auto s'arrêter près de nous. Le conducteur (F. Arbod) descend, vient nous serrer la main et nous souhaite la bienvenue au village.

Nous sommes nous-mêmes des ruraux et très heureux d'avoir trouvé -providentiellement- ce cadre de vie.

Nous découvrons, au cours de nos promenades, la multitude de hameaux et de fermes isolées éparpillés dans les différentes vallées jusqu'au pied du Vercors. Puis nous découvrons les autres communes de la vallée de Quint: St Andéol, St Etienne, Vachères. Et partout des rencontres avec des retraités qui nous racontent leur vie et nous disent tous leurs souvenirs du bon temps des rencontres d'autrefois.

« La vallée de Quint est prête pour l'aventure d'un club du 3ème Age! »



St Andéol dans l'histoire

La vallée est certainement habitée depuis très longtemps car on trouve à St Etienne sur une pierre, une inscription latine dédiée au dieu Mars et datant du 2ème siècle. Au XVIème siècle, «Saint-Andéol et Saint-Etienne-en-Quint» était une communauté de l'élection de Montélimar et de la subdélégation de Crest, formant paroisse de Die dont l'église avant 1790, était sous le vocable de Saint Jacques et Saint Philippe et auparavant sous celui de Saint Andéol, 'Ecclesia parochialis Sancti Anduoli de Thuys' 1509 (Vis. Épis.). En 1644, on retrouve trace de 'Saint Anduol de Quint'. Comprise en 1790 dans le canton de Saint-Julien-en-Quint, la commune de Saint-Andéol-et-Saint-Etienne-en-Quint fait partie du canton de Die depuis la réorganisation de l'an VIII. Le village s'est appelé Saint-Andéol-et-Saint-Etienne-en-Quint, jusqu'en 1906 puis Saint-Andéol-en-Quint, de 1906 à 1936 et enfin Saint-Andéol. Quelques informations glanées ça et là: en 1789, les habitants de Saint-Andéol et Saint-Etienne possédaient 3 paires de boeufs, 20 mulets et 400 moutons ou brebis. L'élevage du mouton était donc la vraie richesse du pays. Le mouton de Quint avait d'ailleurs des qualités qui, depuis longtemps, lui ont assuré une assez forte réputation.

Le mouton de Quint est décrit alors comme une variété «de la race de Syrie qui se distingue par la finesse des jambes, l'absence habituelle des cornes, la rareté du poil sous le ventre».

Le mouton permettait également aux habitants de St Andéol de s'occuper l'hiver à la fabrication de draps. L'excédent des produits a fait naître le commerce. Quelques habitants (on compte en 1788 7 familles agriculteurs-fabricants) déposaient les pièces de draps dont ils voulaient se défaire chez des négociants de Saint-Jean-en-Royans, Peyrus et Crest.

St Andéol et l'Église catholique

La tradition fait de St Andéol un disciple de saint Polycarpe qui le fait venir de Smyrne (Grèce orientale) pour évangéliser le pays d'Helvie¹. Autre version, peut-être a-t-il été envoyé par Saint Irénée. Le 30 avril 208 alors qu'il prêchait à Bergoïata (actuel Bourg ST Andéol), il déchaîna la

colère de Septime-Sévère, empereur de Rome, de passage dans la cité, en route pour réprimer une révolte des Bretons. Le christianisme étant interdit, il fit arrêter et comparaître le missionnaire. Andéol refusa de renier sa foi, en louant le Seigneur. Jeté dans un cachot après avoir été torturé, il passa la nuit en prière sous un temple païen situé sur la rive droite du fleuve. Au matin du 1er mai, ramené sur la rive gauche, il eut la tête fendue par une épée de bois. Il mourut en rendant grâce au Seigneur. Septime-Sévère fit jeter le corps de martyr lesté de chaînes et de pierres dans le Rhône. Sa dépouille échoua miraculeusement sur la rive gauche (le Bourg actuel) où Tullia, une noble dame chrétienne recueillit en secret ses restes et les déposa dans un sarcophage enfoui dans son jardin. Les pèlerinages se succèdent au long des siècles suivants, bien qu'on eut oublié l'emplacement du tombeau. En 851 (ou 858) Bernouin, Evêque de Viviers fit découvrir le sarcophage à l'emplacement de l'église Saint-Polycarpe. Transféré dans la nouvelle église paroissiale et consacré par le Pape Calixte II en 1119, le tombeau y demeura jusqu'à la Révolution de 1789. Les reliques furent alors brûlées. Le sarcophage récupéré a repris sa place au sein de l'église. Cette histoire a vraisemblablement des fondements réels puisque plusieurs communes autour de l'ancienne Helvie se nomment «Andéol».

St Andeol aurait été dominé au Moyen âge par les cisterciens de Léoncel et les chartreux de Bouvante. Les habitants de la vallée de Quint ont eu à passer plusieurs contrats afin de pouvoir utiliser les vastes pâturages d'Ambel et Font d'Urle. En effet, ces deux congrégations en étaient propriétaires. St Etienne aurait eu une église (peut-être près du lavoir). Un texte du 16ème siècle signale «sudite esglise St Estienne en Quint entièrement ruinée. La pierre des fonts baptismaux sert à recueillir l'eau de la fontaine du lieu» St Andéol village garde une église romane du 12ème acquise récemment par la commune dans le but de la restaurer ainsi que le cimetière attenant. Elle est nommée «Sancti Andeoli» au 14ème siècle. Les 2 paroisses semblent avoir été réunies en une seule communauté au 15ème siècle.

St Andéol sous un œil protestant

En 1664, on retrouve à ST Andéol-Saint-Etienne 2 familles catholiques et 30 Huguenottes pour un total de 160 habitants. Napoléon, en 1802, permettant la liberté religieuse, les protestants n'avaient plus à se cacher. Des consistoires furent créés dont celui de Die, avec des secteurs. St Julien, St Andéol et Vassieux faisaient partie du secteur 3. Des églises catholiques furent attribuées aux protestants, comme à St Julien en 1826. Des pasteurs furent payés par l'État et l'un d'eux résida à St Julien jusqu'en 1905. Sous Napoléon, St Andéol-Ribière comptait 124 habitants dont 93 protestants et St Etienne 138 dont 128 réformés. La plupart étaient des petits exploitants agricoles pratiquant la polyculture et vivant pratiquement en autarcie. Il n'y a jamais eu de temple : les cultes se faisaient dans les familles (chez Melle Maillet et chez les Meysenc pour St Etienne, chez les Raillon pour St Andéol). L'école dite " du dimanche " avait lieu à St Etienne dans les mêmes familles entre 11h 30 et 12 h 30, les jours de classe. En 1905, à la séparation de l'église et de l'État, la vallée fut rattachée à la paroisse de Ste Croix avec son presbytère, ceci jusqu'au départ du pasteur Berthouse.

Le pasteur Lelièvre, résidant à Die, assura la desserte pendant deux ou trois ans. A son départ, en 1925, la paroisse fut rattachée à Die. En visitant notre commune, on peut être frappé par le nombre de cimetières familiaux protestants encore entretenus et se trouvant très près des maisons. L'isolement a toujours engendré une grande solidarité entre les habitants à l'occasion des grands événements de la vie, notamment les décès : les familles dites " de maisonnées " (même religion et même hameau) se mettaient à

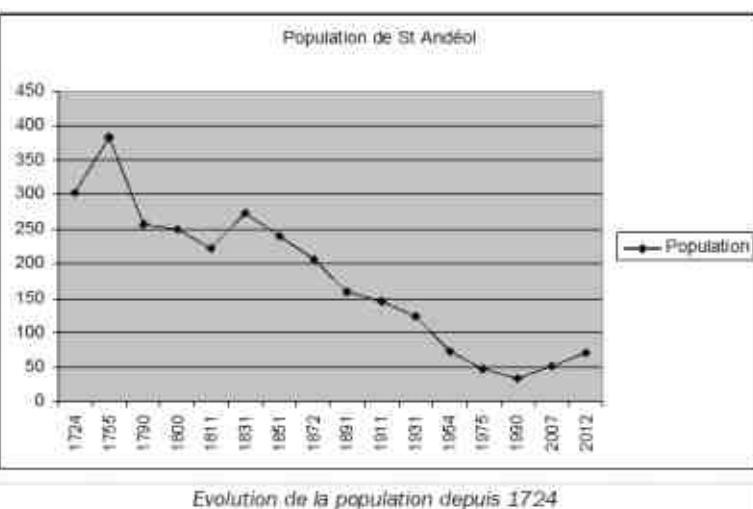
disposition pour aider (habiller le mort, creuser la tombe, nourrir les animaux, faire les démarches.. etc). La famille en deuil invitait les quatre fossoyeurs à un repas très simple (souvent : pommes de terre, morue, fromage, pas de dessert car ce n'était pas une fête). Les naissances avaient lieu à domicile et étaient le plus souvent assistées par une femme âgée, réputée pour son " savoir faire ". Pour les mariages, l'aîné de chaque famille était invité à la noce.

La population à travers les siècles

En 1687, on comptait 53 familles ! En 1790, on décompte 277 personnes. Le préfet de la Drôme dénombre 214 habitants en 1806. Tous ces chiffres sont sujets à caution. L'habitude était alors de surestimer la population si les municipalités comptaient recevoir un certain profit et à diminuer les chiffres si des taxes y étaient liées. En 1821, 245 personnes sont recensées à ST Andéol, 239 en 1861. L'ouverture de la route qui mène à Ste-Croix et rejoint la vallée de la Drôme de 1852 à 1855 va apparaître comme une sollicitation à l'abandon de sols trop ingrats. Les habitants ont plus ou moins lentement glissé vers la plaine ou se sont laissés tenter par les brillantes apparences de la vie urbaine. En 50 ans, Saint-Andéol est passé de 239 habitants à 146, soit une perte de 93 habitants (39 %). La dépopulation va continuer jusqu'en 1990, au moment où des néo-ruraux repeuplent les villages et où les conditions économiques permettent aux jeunes du pays d'y demeurer.

Données administratives

La commune a une superficie de 13,37 km², soit, en 2010, une densité de population de 4,04 hab./km² pour une densité de logements de 4,86 logements/km². Il est probable que la population soit supérieure à 70 âmes à ce jour. Le maire est Eric Bayart, aidé par son 1er Adjoint Jean Caille. Anne Lafond était second adjoint jusque il y a peu et son déménagement vers l'Aveyron.



Jean-Claude Mengoni, avec l'aide de Jean-Marie Paré et Germaine Vache.

(1) A l'époque gallo-romaine, l'Ardèche se nommait province d'Helvie. Plus tard, sous les Carolingiens, à l'époque de Charlemagne, la province d'Helvie devient le Pays du Vivarais

N° 14 : Sainte-Croix au fil du temps Mars 2013

Petit village du Diois situé à 391 m d'altitude, d'une superficie de 10 Ha, dans une commune qui en compte 1007 ha, aux portes de la vallée de Quint, il s'étire sur un coteau avec d'un côté la rivière Drôme et de l'autre la Sure qui descend du Pays de Quint. Les habitants s'appellent les Saints-Cruciens et les Saintes-Crucientes.

Le village est dominé par la colline où se trouvent les ruines d'un château médiéval « Les Tours de Quint ». Le nom de Sainte-Croix apparaît en 1104. Il désigne une église dédiée au culte de l'instrument du supplice de Jésus Christ. Le village existe sûrement depuis plus longtemps.

La montagne des Tours de Quint n'est accessible que du côté du village. Les trois tours datent du 11e siècle. Elles ont été détruites en 1581, à la fin des guerres de religions, en même temps que le château de Pontaix. La tour sud commande la vallée de la Drôme où sont les ponts et les péages. La tour scrute vers la vallée de la Sure et la ville de Die. Elle est de forme carrée avec trois niveaux et servait de résidence. La tour nord commande la vallée de la Sure. A elle seule c'est un véritable château de trois niveaux, le premier sert de stockage, le second de salle de prestige, on y trouve des latrines, le troisième niveau accessible par une trappe était l'appartement privé du seigneur et de sa famille.

Au pied de la montagne des Tours à St Girard on a retrouvé les ruines d'un ancien village ainsi que des tombes intactes proches des murs d'habitation.

Les vestiges de ces fouilles sont au musée de Die. Le site est rendu à l'agriculture.

A cet endroit passe un itinéraire romain qui part de

Die et rejoint Eygluy et la vallée de la Gervanne en remontant le cour de la Sure et l'actuelle rue principale de Sainte-Croix. Au bord du chemin près du confluent de la Sure il y avait une construction dont il reste des ruines qui s'appelait « le château de St Girard ». Nous ne savons pas si c'était un poste de surveillance ou un péage. Ste Croix était un lieu de passage. Il est possible qu'il ait été habité depuis fort longtemps. Le pont actuel sur la Drôme a remplacé un pont Romain.

La particularité de Ste Croix reste son monastère du XI siècle, de l'ordre de St Antoine. On ne sait pas si les moines ont construit le monastère autour de l'église ou bien en même temps que le monastère ce qui paraît plus probable.

Au cours des guerres de religions le monastère et l'église furent pillés par les Huguenots. En 1631 il ne reste que des ruines et depuis la cour du monastère on peut voir l'ancienne construction et la nouvelle qui fut édifiée quelques 200 ans plus tard.

L'ancien temple situé dans le haut du village est détruit en 1664, les femmes du village font de la résistance. Par la suite les catholiques gardent l'autel de l'église et donnent le reste du bâtiment aux protestants, sous condition qu'ils construisent un mur de séparation (pendant la nuit selon la





Ste-Croix - la place par Bruno Robinne

légende). En 1644 l'évêque de Die interdit la sépulture des protestants. Les catholiques utilisent le cimetière jusqu'en 1795. Les protestants inhument leurs morts dans leurs champs. On recense une trentaine de sépultures privées dans les frontières de la commune. En 1691 les religieux sont remplacés par un rentier de la communauté, un accord intervient entre ce rentier et le grand vicaire de Die « toute l'église et ses ruines sont remises au curé de Ste Croix ». Au cours des grandes réformes de la Révolution de 1789 le clergé et la noblesse sont dépouillés de leurs biens et la famille Grangier, notable du village, devient attributaire par un bail emphytéotique, jusqu'en 1840 où ils deviennent propriétaires au cours d'une vente aux enchères pour la somme de 12 050 Francs. A cette époque commence un long procès entre la famille Grangier et la commune de Ste Croix. Grangier considère avoir acquis la totalité des bâtiments ainsi que l'église et les cimetières attenants (qui forment actuellement la place du village). La commune revendique l'église et le cimetière, elle aura gain de cause.

Après la famille Grangier, le monastère devient la propriété d'une association religieuse. Les religieuses qui l'habitent créent une école libre avec un internat pour les filles catholiques de la commune et des environs, elles organisent des retraites et font construire la salle des fêtes.

Le village actuel est composé de maisons anciennes, le hameau des « Morins » était autrefois très peuplé. Certaines maisons datent du

18ème siècle. On compte aussi dans l'histoire du village la construction d'une église de la mission du Diois en 1874. Le clocher ne sera jamais terminé. L'église fut détruite en 1894 suite à un coup de foudre.

En 1914 la commune comptait jusqu'à 240 habitants, actuellement il en reste à peine une centaine. Sainte-Croix a eu son bureau de poste ainsi qu'une gare SNCF : la gare de Pontaix-Ste Croix et une garde-barrière.

L'élevage était présent dans toutes les familles d'agriculteurs, mais aujourd'hui c'est la viticulture qui a pris le relais. Il y a eu trois producteurs indépendants, deux ont pris leur retraite sans successeur ; le troisième, Achard-Vincent, est toujours en activité. C'est le petit-fils qui a repris la propriété. Les autres producteurs de clairette adhèrent à la Cave Jaillance de Die et y portent leur raisin. Les noix, la lavande et quelques céréales complètent les exploitations de chacun. Cinq artisans-commerçants étaient encore en activité il n'y a pas si longtemps ; aujourd'hui il ne reste plus qu'un boulanger et un menuisier.

L'entreprise Nateva s'est installée il y a une dizaine d'années au moulinage. Pour des raisons d'agrandissement elle a déménagé à Die. Notre artiste Francoise PACA-SANCHEZ va nous laisser pour d'autres horizons.

Notre village a encore son école grâce à un regroupement avec Vachères et Pontaix. Avec l'espoir de nouveaux logements, la commune veut attirer du monde et surtout des familles avec enfants.

N°16 : Adieu, Père Marie-Grégoire

Décembre 2013

Né en 1932, le Père Marie Grégoire est entré au monastère bénédictin Fleury à Saint Benoit sur Loire en 1951. Il fait ses premiers vœux monastiques le 19 novembre 1952. En 1960 il est ordonné prêtre. Au monastère il fut, entre autre , cérémoniaire et sacristain. Il embrassa la vie d'ermite en 1965, d'abord en Suisse, puis dans la vallée de Quint.

En 1967 il s'installe à Palaire au dessus de St.Croix. Il y reste 4 ans. Toutefois, le bruit de la route départementale (Pontaix- Die) le gênait. Palaire était trop facile d'accès. Les visites et les curieux étaient dès lors trop nombreux. Monsieur et Madame Grandvoinnet lui ont offert un bout de terrain au dessus de Vachères, beaucoup plus difficile d'accès. C'est là que le père Marie Grégoire a construit sa cabane et un grand potager en terrasses où il cultivait pois chiches et pommes de terre.

Il avait 2 chèvres et faisait son fromage. Quand nous sommes venus nous installer à Vachères au début des années 70, il descendait avec ses chèvres au village pour les emmener au bouc. A cette époque, il descendait toutes les 2 semaines pour rencontrer un curé à Châtillon et en profitait pour aller à la rencontre des gens de St Andéol, Vachères et Ste Croix. Hélas, l'endroit où se trouvait sa cabane était trop vite inondé. Un nouveau déménagement fut nécessaire. La famille Achard de Vachères a alors mis un terrain à sa disposition et Monsieur Clément de Ste Croix l'a aidé à construire son ermitage. Père Marie Grégoire est resté à cet endroit jusqu'à la fin. Très régulièrement il avait des visites de tous les coins de la France. Son père Abbé lui rendait visite tous les ans avec un des frères du monastère. Il correspondait également avec des personnes partout dans le monde.

Quelques fois il retournait à St-Benoit, la dernière fois pour ses 50 ans de sacerdoce. Sa santé ne s'améliorait pas avec l'âge; il ne pouvait plus descendre. Son cœur s'est arrêté fin novembre alors qu'il allait chercher de l'eau en-dessous de sa cabane. Il sera enterré à St-Benoit entouré de ses frères vendredi 29 novembre. Avant son départ une cérémonie a eu lieu à la chapelle de St Andéol en présence de beaucoup de ses amis du Diois.

Liek Wartena



Souvenir d'un homme peu ordinaire

Quand je suis arrivée à Ste Croix, il a été une des premières personnes qui venait voir la tête de la fille qui s'était mariée avec le fils Monge. Il faut dire qu'au moins deux fois par an, la famille avait sa visite surtout la grand-mère qui n'avait pas la télé.

Quand les enfants sont nés, il était là la semaine qui suivait le retour de la maternité. Mes enfants se souviendront de lui. Il regardait les devoirs, corrigeait les fautes et leur faisait la leçon quand ils lui parlaient des choses qu'ils voyaient à la télé . Sa soutane noire les a beaucoup intrigués. Depuis son installation à St-Andéol, les chasseurs et Henri Chauvin ont été de précieux moyens de communication. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Die quand il venait écrire son livre, la nuit, dans les locaux de l'écrivain public. La promenade annuelle chez le moine était une habitude. Il savait que les gens montaient à telle date et si cela ne se faisait pas il s'inquiétait de savoir pourquoi. Après le départ d'Henri, d'autres habitants de la vallée lui rendaient visite et c'est ainsi que nous avions toujours de ses nouvelles. Nous savions bien qu'il voulait mourir dans sa cabane sans déranger personne.

Nous garderons le souvenir d'un homme, certes original, mais qui a fait sa vie sans déranger personne dans la discrétion et sans jamais rien demander aux autres, ce qui de nos jours est remarquable. Son choix de vie lui appartenait.

Nadine Monge

Combien d'entre-nous, venant de Die, inclinant le regard vers le sommet de l'éperon rocheux qui sépare Sûre et Drôme, pensent n'apercevoir qu'un gros rocher grisonnant, à mille lieues d'imaginer voir là une tour médiévale extirpant la tête hors de la végétation. Les plus attentifs, venant de Quint au soleil couchant, ont découvert les restes de la tour nord en élevant les yeux vers le haut de la butte qui surplombe la cave Achard-Vincent. Seuls quelques intrépides ont entrepris la montée raide et difficile qui mène aux 3 tours de Quint. Et pourtant, la majesté des ruines, la vue magnifique de là-haut, tant sur la vallée que sur le beau village de Ste Croix, récompensent largement les 200 mètres de dénivelé parcourus parfois avec difficulté.

Les Tours de Quint sont situées au sommet d'un roc calcaire cerné par la Drôme et la Sure dont le point culminant atteint 610m. La tour sud surveille la vallée de la Drôme. Sa collègue située à l'est englobe la vallée de la Sure et la ville de Die. La tour Nord tourne le regard vers les vallées de Quint et de la Sure.

La position stratégique des tours a joué un rôle important durant le Moyen-Âge. Elles nous livrent aujourd'hui un bout d'histoire du lieu, des seigneurs de Quint et des comtes de Valentinois.

Lieu stratégique

Le nom de Quint désignait le 5ème milliaire sur la voie romaine, au départ de Die (« ad Quintum »). La borne devait vraisemblablement se dresser au pied du rocher sur lequel on a retrouvé des monnaies, des tombes et des tegulae datant de l'ère romaine. Il est probable qu'un castellum y ait été érigé.

Le premier texte connu (1166) fait état d'un droit de pâturage aux chartreux de Durbon (St-Julien-en-Beauchêne) dans le « mandement de Quint ». En 1178, l'empereur Frédéric 1er proclame la suzeraineté de l'évêque de Die sur tous les biens à l'exception des « châteaux de Quint ». Il est probable que la vallée de Quint, ainsi que les châteaux appartenait aux Poitiers, comtes de Valentinois.

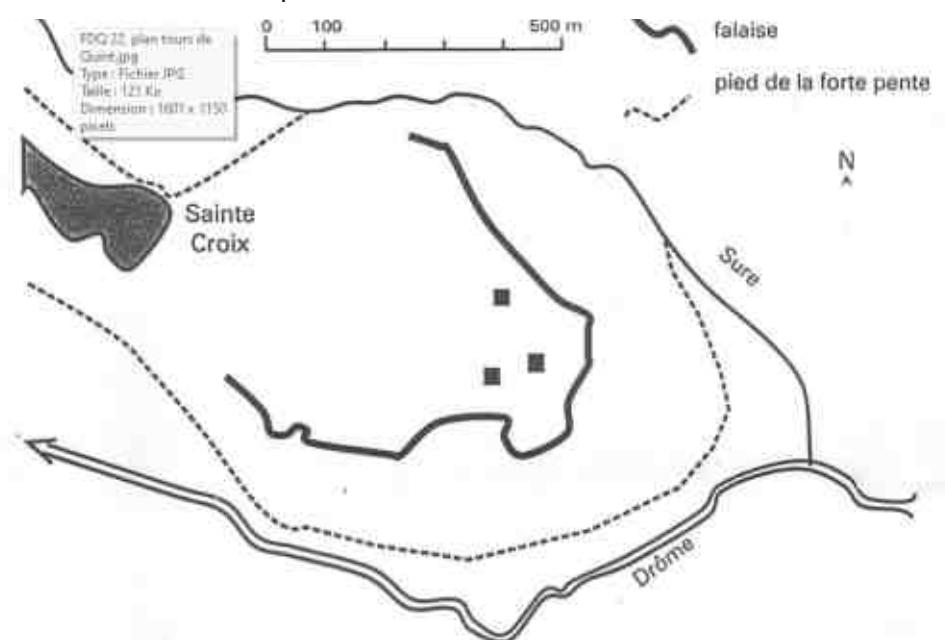
Plus que de simples tours, il s'agissait en effet à l'époque de leur construction de véritables châteaux.

Le nom de famille « Quint »

C'est au même moment qu'apparaît dans les écrits une famille portant le nom de « Quint », vassale des Poitiers. Le musée de Die possède une pierre tombale mentionnant Odon de Quint et son fils Giraud. Jarenton de Quint est évêque de Die de 1191 à 1198. Les droits de bûcheronnage et de pâturage de la famille sur Ambel et Font-d'Urle provoquent des différents avec l'abbaye de Léoncel. En 1246, le chevalier Adhémar de Quint vend ses biens et ses terres, échange « sa forteresse et maison de Quint » contre le château de Félines. La famille s'éteint au début du 14ème siècle.

Du Valentinois au Dauphiné

La châtellenie de Quint et de Pontaix est citée en 1266. Le mandement regroupe les paroisses de la vallée de la Sure, au nombre de 6 à l'époque : St Julien de Tués, St Andéol, St Étienne, Vachères et Ste Croix, mais aussi Barsac et Pontaix. Au lieu dit « Lusset » existait un péage sur le chemin qui suivait la vallée. De cet épisode date aussi la légende de Vachères comme « pays de la précaution ».



Les Tours de Quint ont joué un rôle important pendant les premiers épisodes de la guerre entre évêques et comtes au 13ème siècle. Les évêques tiennent Aoste, Saillans et la moitié de Crest. Les comtes, avec Pontaix et Quint, bloquent le chemin vers Die. Les prélats seront ainsi obligés d'utiliser le chemin du « col de Beaufey » (appelé aujourd'hui « col de Beaufayn »), à 1099 m d'altitude, sur les limites d'Aurel, pour atteindre Die.

En 1312, le comte de Valentinois exige de l'évêque de Die qu'il indemnise les habitants de Quint dont le bourg a été saccagé par ses gens. La suite de l'histoire de Quint est peu connue. Seuls ses seigneurs successifs sont décrits dans les textes arrivés jusqu'à nous. En 1329, les Poitiers donnent une charte de franchise aux habitants. Elle comporte 24 articles et accorde aux habitants de Quint le droit de chasse sur Ambel. De nombreuses familles nobles de la région, les Lantelme de Gigors et de Vassieux, les Guillaume d'Egluy ainsi que les familles locales des Bouillanne et des Richaud possèdent des biens et des droits dans le mandement.

Le pays de Quint entre dans le Dauphiné vers 1420 et devient dès lors terre royale. Les tours sont décrites comme intactes en 1579. Elles sont utilisées par les Protestants dans la guerre les opposant aux envoyés du roi. Elles deviennent dès

lors « une menace pour l'ordre public ». Le roi ordonne de les détruire. Mais une des mines s'étant éventée, l'entreprise ne fut que partiellement un succès. Le site a été ensuite définitivement abandonné. Les tours mériteraient un sérieux débroussaillage et pourquoi pas une nouvelle vie par une mise en valeur ...

Un peu de vocabulaire

Le terme mandement ou châtellenie désigne dès le XIe siècle un territoire formé autour de châteaux élevés par l'aristocratie rurale. Le châtelain est un officier nommé et rémunéré par un comte ou un prince. Sa charge est révocable et déplaçable. À sa fonction première d'être le gardien du château, il tient la comptabilité, lève des impôts et doit présenter régulièrement ses comptes : les comptes de châtellenie. Il exerce également l'ensemble des droits par délégation, militaire et judiciaire.

Merci à la revue « Terres Voconces » et précisément le n° de juin 1999 dans lequel nous avons trouvé l'inspiration et l'histoire de nos tours.

Jean-Claude Mengoni et Liek Wartena

*Sur ses deux rivières, telle une motte ancrée
Cette colline, entre deux cluses à pic,
D'un généreux élan, couverte de forêts,
Nous surplombe, effrayant point de vue
stratégique.*

*Aussi par le passé, en des temps féodaux,
Un château fut construit pour fixer ses rivaux,
Il en reste aujourd'hui les trois tours altières,
Encore bien conservées, bientôt millénaires.
Les pierres en gros blocs rendent à ces murs
anciens*

*L'aspect figé du roc, mais la nature vient
D'un élan généreux réinstaurer les liens.
Les mousses et les lichens sur les tours
austères*

*S'étirent sans peine. Lors ils redonnent chair
Un souffle sirupeux à ces âges de pierre !
Cyril Achard (Sainte-Croix, 1975-1997), écrit au
printemps 1995.*

Merci à la famille Achard de nous avoir permis de diffuser ce beau texte.



N° 23 : mon enfance à Pallaire

Avril 2016

Connaissez-vous Pallaire ?

Si vous avez déjà fait le circuit de randonnée de la crête de Ramiat (918 m) qui domine Ste-Croix, vous avez dû entrevoir la maison de Pallaire, à l'écart, au bout de son chemin, à 750 m d'altitude. C'est un petit coin éloigné de tout, à environ 6 km du centre de Ste-Croix, perdu dans la montagne. Pour atteindre la ferme, 2 km de route jusqu'aux Guillots (l'Eguillot maintenant...) puis 4 km de piste, ancien chemin de charrette que seuls les 4x4 avec chauffeurs expérimentés peuvent à présent emprunter. C'est là qu'a vécu Marcelle pendant 5 ans, de 7 à 12 ans, de 1936 à 1941.

La petite Marcelle voit le jour à La-Clastre le 20 octobre 1929. Son père et sa mère sont propriétaires au hameau de Ramières, une famille heureuse de trois enfants, Marcelle, son grand-frère et sa petite-sœur. Rien ne prédestinait Marcelle à venir vivre sur Ste-Croix, sauf qu'un jour, un drame se produit. Son papa décède à l'âge de 31 ans de la tuberculose. Marcelle a 2 ans, son frère 5 ans et la petite-sœur vient de naître.

La famille meurtrie quitte La-Clastre pour venir à Ste-Croix se réfugier chez la grand-mère maternelle qui habite aux Guillots.

Cinq années passent, la famille se remet peu à peu et sa maman va bientôt se remarier avec un veuf qui a déjà 2 enfants. Ils sont donc sept à présent et vont devoir prendre des décisions. En effet, la grand-mère peut difficilement accueillir tout ce petit monde. Le grand-père de Marcelle avait acheté une maison à Pallaire en 1927 et, cette maison étant disponible, c'est là que la famille va s'installer et va s'agrandir... jusqu'à compter 12 enfants.

Les naissances se feront à la maison où la sage-femme vient assister la nouvelle mère.

Mais elle ne peut surveiller l'accouchement que si le temps est suffisamment clément et si elle est prévenue à temps, or, c'est bien connu, les petits ne s'annoncent pas toujours longtemps à l'avance... Dans ce cas, il faut se débrouiller seule, mais la santé est bonne et heureusement tout se passe bien.



La maison de Pallaire plus tard, après transformation du galetas en chambre. À l'époque de Marcelle, il n'y avait qu'une seule petite fenêtre à l'étage.

La maison paraît grande, mais à l'époque elle n'a que deux pièces. La grande cuisine qui est aussi la pièce de vie a une alcôve qui est la chambre des parents. À côté se trouve une petite pièce qui héberge les petits qui vont y dormir à 4 ou 5 dans le même lit dans lequel ils se tiennent bien au chaud. Et au-dessus se trouve le grenier, un grand galetas qui devient le dortoir des grands. Pas d'eau courante, mais un bassin relié à une source qui heureusement ne tarit pas, bien que le débit devienne assez faible en été. Alors la maman de Marcelle attelait le cheval au tombereau, entassait le linge de la quinzaine, descendait à la Sure et passait sa journée à faire la lessive. On peut imaginer le tas de linge de 15 jours pour une famille de 14 personnes... Elle remontait le soir à Pallaire exténuée.

On s'éclairait au moyen de lampes à pétrole. Attention à ne pas mettre le feu au galetas !! Mais à l'époque on vivait comme les poules, au rythme du soleil. On se couchait et on se levait avec lui.

La famille avait un troupeau de brebis, 2 à 3 vaches, un cheval, des chèvres, un cochon, des

poules et des lapins. Les machines agricoles n'étaient pas arrivées à Pallaire, tout était donc fait à la main.

Les parents assuraient les gros travaux. Ils bûcheronnaient pour assurer le chauffage durant l'hiver, coupaient et entassaient le foin, cultivaient aussi quelques maigres céréales pour nourrir les bêtes et aussi pour le pain qui était cuit dans le four à pain et qui est toujours là aujourd'hui.

Ils s'occupaient des bêtes, tiraient le lait des quelques vaches, des chèvres et des brebis, faisaient le beurre et les fromages qu'ils vendaient à des magasins de Die. La livraison de ces marchandises était faite à bicyclette, mais, comme monter à Pallaire à vélo était impossible, la bicyclette était remisée chez la grand-mère aux Guillots. Pas vraiment simple !

Le travail des enfants était de garder le troupeau, mais ilsaidaient aussi pour ramasser le foin car il en fallait pour nourrir toutes les bêtes durant la saison froide ; surtout qu'à l'époque, les hivers étaient beaucoup plus froids, duraient plus longtemps et étaient plus enneigés qu'aujourd'hui, surtout à l'altitude de Pallaire... Et puis les grandes filles, dont Marcelle, devaient s'occuper des plus petits pendant que leurs parents vaquaient à leurs multiples et rudes activités.

On comprend mieux pourquoi Marcelle n'allait pas à l'école tous les jours. C'était à tour de rôle que les enfants s'y rendaient car deux grands devaient absolument rester à la ferme pour aider les parents. Et quand le temps était trop mauvais ou quand il y avait de la neige, il était tout bonnement impossible de descendre au village... Alors le niveau scolaire des enfants n'était pas très bon ! Pour aller à l'école, la descente (6 km) était assez facile. Il fallait se lever tôt pour être à l'école à 8 heures et demie et retrouver les petits copains. Mais le soir, la remontée était dure. Il fallait 2 heures pour retourner à Pallaire avec une bonne, grosse montée, un dénivelé de 350 m, et surtout après une journée bien remplie. Marcelle s'en souvient encore...



Marcelle, sa maman et son grand-frère avant leur arrivée à Pallaire

Les 3 premières années, de sa vie à Pallaire, Marcelle allait à l'école du couvent de Ste-Croix où des sœurs en civil faisaient la classe, et les 2 dernières années elle est allée à l'école publique. Mme Soubeyran était la maîtresse, elle habitait Die et venait tous les jours faire l'école à Ste-Croix. Marcelle se souvient qu'un matin de neige, le car ne circulait pas. La maîtresse était venue à pied de Die et elle était même arrivée à l'heure...

Il n'y avait pas de cantine à l'école, alors, à midi, les garçons montaient aux Guillots se nourrir chez leur grand-mère et les filles restaient au village accueillies

et nourries par la famille Clément.

Et à 4 heures et demie, à la fin de l'école, les enfants remontaient sur Pallaire, sauf que l'hiver, les journées sont courtes, la nuit tombe vite et le temps change rapidement. Lorsqu'on avait pu descendre à l'école le matin, il était parfois impossible de remonter le soir et ils allaient alors coucher chez leur grand-mère. Il n'y avait pas moyen de prévenir les parents à l'époque. Ils s'en doutaient bien sûr, mais n'en avaient aucune confirmation...

Là-haut, pas question d'être malade ou de se blesser. Marcelle se souvient que le grand-frère s'était vu confier la tâche de fendre du bois. Jusque là rien d'inhabituel, il l'avait déjà fait et s'en était toujours très bien sorti. Sauf que cet après-midi-là, la hache maniée avec vigueur avait ripé sur un nœud et avait fini sa course... sur le genou de son petit assistant qui lui passait le bois et l'entassait ensuite, une fois fendu, sur une pile bien rangée. Une belle balafre, pas très profonde, mais sérieuse et qu'il était nécessaire de recoudre et soigner rapidement selon les premières constatations de la maman affolée. Le papa était parti jusqu'au soir avec le cheval et donc il n'y avait aucun moyen de transporter le petit blessé.



Ste-Croix par Bruno Robinne

On lava la plaie, on la recouvrit et on attendit sans avoir le nécessaire pour calmer la douleur, vive puis lancinante. À la nuit tombée, lorsque le père rentra à Pallaire, il faisait trop sombre pour partir sur ce chemin dangereux alors on attendit encore... Le lendemain, dès les premières lueurs, on emmena l'enfant à l'hôpital où il fut immédiatement pris en charge par un médecin qui le recousit, mais sans aucune anesthésie. Les produits anesthésiants manquaient en ce début de guerre et étaient réservés aux soldats du front...

Marcelle se souvient encore... Elle avait dix ans quand un jour sa mère constata que la farine pour faire le biberon du bébé allait manquer. Elle lui donna de quoi prendre le car au Pont pour aller chercher cette farine à Die et la petite partit. Malheureusement en arrivant au pont, Marcelle constata que le car venait de partir sans elle. Que faire ? Le bébé avait vraiment besoin de cette

farine pour son biberon du soir. Alors courageusement elle partit à pied jusqu'à Die. Elle acheta la farine pour bébé et alla manger chez une tante qui eut la gentillesse de l'accompagner jusqu'au car de l'après-midi. Arrivée au Pont, elle remonta vite à Pallaire pour que le petit puisse savourer son biberon du soir. Durant cette escapade d'une journée, Marcelle avait parcouru une vingtaine de kilomètres avec ses petites jambes de dix ans. Il faut espérer que le petit-frère ait apprécié son biberon...

La famille a quitté la ferme de Pallaire en 1941 en pleine guerre pour rejoindre des lieux plus... civilisés, avec des commodités, des écoles proches pour accueillir tous les plus petits qui arrivaient à l'âge scolaire, des contacts autres que celui des quelques promeneurs et chasseurs qui s'aventuraient là-haut. Un domaine de 30 ha à

Marsanne leur a ouvert ses portes, plus rien à voir avec leur vécu des 5 dernières années. Mais c'est là que nous quittons Marcelle.

Pallaire a été un havre pour la famille après des épisodes très douloureux et leur a offert une vie dure, sans commodités, mais Marcelle en a gardé beaucoup de nostalgie et de souvenirs que ses yeux d'enfant ont enregistré à jamais. Pallaire, ce fut toute son enfance !

**Propos de Marcelle ARBOD,
recueillis par Danièle Lebaillif**



N° 24 – La chorale ChanteQuint Juillet 2016

Dans la dernière feuille de Quint n°23, la chorale Chantequint a été évoquée par le biais de la recette de la tarte aux noix de Sylvie Poncet. Effectivement, pas un anniversaire ne passe à travers et c'est à chaque fois l'occasion pour tous de goûter les essais culinaires de chacun des choristes et surtout de profiter d'un bon moment de convivialité partagée. Mais, les choristes à St Julien ne se contentent pas de festoyer, ils chantent aussi de leur mieux, sans prétention exagérée, toujours dans la bonne humeur et surtout avec une envie de progresser tout en se faisant plaisir.

La chorale Chantequint existe depuis plusieurs décennies. Georges Francillon que tout le monde connaît dans la vallée a proposé un jour à certaines personnes du club du 3ème âge « Lou Quintou » qui aimait chanter et qui avaient des prédispositions, de se retrouver chaque semaine afin de chanter ensemble et monter une petite chorale. Au fil du temps, un petit répertoire de chansons traditionnelles harmonisées simplement mais très joliment par Georges s'est mis en place. Petit à petit, des nouvelles voix venues non seulement de St Julien mais aussi de Ste Croix, de Ponet et de Die, se sont jointes à cette petite chorale qui a rajeuni, qui a grossi et a pu de ce fait se lancer dans des chants contemporains à trois voix. Des concerts ont pu aussi être envisagés non sans un certain trac dans les lieux du Diois tels que, le monastère de Ste Croix, le temple à Die, la Baume d'Agathe à Die, Luc-en-Diois pour la fête de la musique 2005, à Bourdeaux, invités par la chorale locale, le Lac Bleu à Châtillon et évidemment à St Julien pour les fêtes de la musique.

J'ai intégré pour ma part la chorale Chantequint il y a 20 ans et me suis retrouvé tout naturellement dans le pupitre des voix basses. J'ai une expérience de musicien mais la chorale c'était nouveau pour moi et j'ai eu un plaisir certain à me lancer dans cette belle aventure avec tous ces choristes de la vallée et d'ailleurs se retrouvant toutes les semaines pour chanter dans la bonne humeur sous la baguette de Georges qui, je le sais, consacrait énormément de son temps à élaborer des jolies partitions pour trois voix avec beaucoup de talent. En 2009, Georges, se sentant fatigué, m'a demandé de prendre le relais et a insisté pour me transmettre sa baguette, me voyant parmi tous les choristes comme son successeur évident ! Quelle lourde responsabilité, je ne m'étais pas du tout préparé à cette situation et ne me sentais pas du tout capable, malgré sa certitude, de succéder à notre chef de chœur. J'ai finalement accepté car c'était la seule solution pour pérenniser la Chorale Chantequint. Je ne regrette pas cette décision et je suis très fier de constater que les choristes ont toujours du plaisir à venir à St Julien chanter toutes les semaines. Une quinzaine de personnes de St Julien, de Ste Croix, de Die et même de Molière Glandaz se donnent rendez vous à la salle polyvalente le mardi à 20h15. Cette année, dans le cadre d'une aide du département auprès des chorales amateurs, deux chanteuses et musiciennes professionnelles sont venues assister à plusieurs répétitions pour nous enseigner, l'une, la technique vocale et l'autre, la direction de chœur. Ce fut très intéressant pour tous cette approche par un professionnel et cela a dynamisé notre chorale. Une très belle expérience ! En attendant la tournée des Zénith et le stade de France, la chorale Chantequint se produira à l'occasion de la fête de l'école de St Julien le samedi 25 juin 2016. Nous chanterons aussi avec les enfants de l'école. Je voudrais dire pour conclure combien je suis heureux de diriger cette chorale de mon mieux et profite de l'occasion qui m'est donnée pour lancer à tous une invitation à nous rejoindre si vous voulez chanter pour le plaisir, dans la bonne humeur et goûter bien sûr les spécialités culinaires de chacun !!!. Si le cœur vous en dit, je vous attends au 04 75 21 21 43.

Guy Anton (chef de coeur)



N° 25 – *Jujubes et Jalousie* par "Sarah"

Automne 2016

*Un jour un geai jugea judiciaux
De déjeuner de jujubes et de courgettes
Au jardin de Juliette.
Le jars, toujours jaloux du geai
Se jeta sur les aubergines
Du verger de Justine.
Justine et Juliette ont fort morigéné
Jars et geai qui ont juré
De ne jamais jamais recommencer !*



Le Bec Pointu depuis St Etienne par Rolland Dehon

N° 30 – *Histoire de Valdec'Quint* Juin 2018

A l'occasion du trentième numéro de la revue, et sur la suggestion de plusieurs adhérents, il nous a semblé intéressant, à travers cet article, de jeter un regard sur le passé pour se tourner vers l'avenir avec confiance et volonté d'entreprendre. Peut être ne recueillerons nous pas ce que nous avons semé, mais ceux qui nous succèdent récolteront pour nous. Nous vivons tous sur les épaules de nos prédecesseurs dans l'aventure humaine.

En 2006 a été créée avec des membres du conseil municipal de St Julien en Quint et de concitoyens intéressés une Commission de Développement ayant pour but, les aménagements urgents étant en voie de réalisation, d'allonger le regard pour imaginer un avenir pour la commune et les jeunes qui ne peuvent pas tous reprendre une exploitation agricole.

A titre d'exemples, en août 2006, un programme de formation aux Techniques de l'Information et de la Communication couplé avec un accueil en gîtes et un programme touristique, des cours d'informatique financés par le Parc du Vercors, une pré-étude sur la diffusion des produits agricoles de Quint par e-commerce pour sortir de la pression sur les prix exercée par les acheteurs des grandes surfaces et même par les coopératives qui en dépendaient.

La Commission de Développement avait également imaginé un programme culturel avec un journaliste marcheur, Philippe Lemonnier, séjournant à Quint appelé "les mardis de Saint-Julien". Il consistait à réunir tous les deuxièmes mardis du mois, les personnes intéressées dans la salle communale bien équipée en moyens audiovisuels, pour assister à une conférence du Collège de France ou du Conservatoire des Arts&Métiers sur des sujets variés: visite virtuelle de grands musées, astronomie, histoire... avec un spécialiste (il n'en manque pas dans le Diois) pouvant répondre aux questions posées par la suite. Un sondage effectué a montré que les habitants de

Die semblaient plus intéressés que les concitoyens sur place. Entre 2007 et 2008, la commune acquiert un bâtiment pour accueillir l'EPI, privilège à l'époque pour un village de cette taille, et pour réaliser 2 appartements destinés en priorité aux personnes souhaitant créer une activité et des emplois dans les bureaux de la mairie. Le 11 Décembre 2009, le dossier EPI ayant été validé par les financeurs, une réunion de la Commission de Développement sur le fonctionnement de cet EPI décide qu'une association serait la structure la mieux adaptée pour gérer le local et accompagner le projet.

C'est la naissance après un accouchement sans problème de VALDECQUINT : Valorisation par l'Animation Locale du Développement Economique et Culturel de la Vallée de Quint.

Cette association prend corps assez rapidement avec l'arrivée de Mehdi NAÏLI et le lancement sous l'impulsion de Josiane BROCAULT, Alain GUILLET et Jean-Claude MENGONI et d'une équipe de rédaction de la gazette baptisée "Feuille de Quint". La plume alerte et riche d'humour de Jean-Claude nourrit les éditoriaux et des articles variés informant les habitants de la vallée des événements présents et à venir. La Feuille de Quint relate aussi des tranches de l'histoire locale grâce à des enquêtes, des auditions de témoins souvent très touchantes, de la documentation. La distribution aux habitants est effectuée dès le premier numéro par des bénévoles. La Feuille rencontre un accueil intéressé dans les communes

et bénéficie de la bienveillance des Maires et des Conseils Municipaux qui la soutiennent par des subventions.

De 2010 à 2013, c'est Jacques GUILLEMINOT qui est Président de Valdecquint et met en place les activités avec l'aide de Mehdi et à partir de 2011 avec une Co-Présidente très active, Maryline WOLF-ROY. Cette dernière prend la Présidence en 2013, avec Alice BRUANT pendant un an. Des décisions importantes sont prises comme le changement des statuts et l'embauche en Juillet 2013 de Juliette PINAULT.

L'association reçoit l'agrément CAF qui est une labellisation et une reconnaissance publique.

3 axes de développement sont fixés :

Axe 1: accès aux droits, axe 2: solidarité, axe 3: lien social.

L'année 2014 est fertile en événements: Le lien social a été prédominant avec la Fêtes des enfants, la boum des enfants de l'école de Quint, l'organisation des marchés BeeÔ Festifs à Ste CROIX, un mois de Décembre pas comme les autres, jeudis après-midi, jeux de cartes, pendant l'hiver avec les personnes âgées de la vallée, passage du cirque Cir'Qule. L'axe 2 solidarité, se traduit par les commandes groupées de produits biologiques, les débats citoyens, la rédaction et la diffusion gratuites de la Feuille de Quint dans tous les foyers de la vallée. Enfin, l'axe 1 accès aux droits se concrétise par l'assistance et les conseils informatiques.

En 2015, sous la Présidence de Maryline avec Alain BUCAS et Michel TUZ Co-Présidents, sont mis en place les Ateliers d'éveil musical parents enfants avec le concours d'Isabelle PERRACHON ainsi que les Cours de percussion africaines.

Autres événements: Projections itinérantes de films, fête des enfants à Vachères-en-Quint, marché BeeÔ Festifs à Ste-Croix, Troc de fringues, Stage artsplastiques / éveil musical / danse, Apéro beaujolais nouveau, mois de décembre pas comme les autres, rencontre parentalité, atelier couture.

Avec Maryline et Alain en 2016, on assiste au renouvellement de l'agrément de la CAF, à l'arrivée de Tim, à la création de la commission Gratte la Terre qui s'ajoute aux activités déjà existantes; parmi elles, le mois de décembre pas comme les autres qui comporte 11 événements proposés et 158 participants au total. L'animation de BeeÔ Festifs est abandonnée; Juliette prend un congé maternité.

En 2017, Maryline quitte la Présidence et Damien HENSENS lui succède avec la coprésidence de Baby ROBINNE et d'Anabelle MICHELIN pour 1 an. L'activité ne faiblit pas, loin de là. Retour de Juliette avec Tim. On peut citer la soirée démocratie participative, les projections itinérantes, le troc de fringues, le programme culturel estival avec 6 spectacles, une randonnée artistique avec l'association Art & Montagne ainsi qu'un jeu Contraintes et libertés, mois de décembre pas comme les autres, chantiers avec l'association holosophique de France qui séjourne chaque année dans la vallée, des achats groupés (produits bio, huile d'olive, compost).



Un important travail sur la gouvernance a été réalisé en 2017 donnant lieu à une organisation plus horizontale avec la création de diverses commissions animées par des responsables qui rendent périodiquement compte de leurs initiatives lors des réunions du conseil d'administration.

Sont mises en place les Commissions Gratte la Terre, Pilotage, Bibliothèque, Itinérance dans les communes.

Le dynamisme et l'activité passées de VALDECQUINT laissent augurer un avenir riche en initiatives, en dévouement et en réalisations pour le bien commun. Notre reconnaissance et nos vœux de réussite accompagnent l'équipe qui travaille dans cette voie.

**Gérard DELLINGER,
avec le concours de Juliette de Mehdi et de Tim**

Acoprev vise à développer les énergies renouvelables dans les 4 communes de la vallée ainsi qu'à Marignac et Ponet-Saint-Auban. Un des objectifs est que ce territoire produise l'énergie qu'il consomme, que ce soit l'énergie électrique pour nos maisons mais également l'énergie nécessaire à nos déplacements motorisés (voiture, motos, vélos électriques ...). C'est donc un projet ambitieux et long dans la durée. Mais en fait ça fonctionne(ra) comment cette histoire ?

Pour consommer de l'énergie locale, il faut la produire localement. M. Lapalisse n'aurait pas dit mieux ! Le 1er objectif de ce vaste projet va donc être de multiplier les productions d'énergie renouvelable dans les 6 communes. C'est le rôle de la SAS « ACOPREV Centrales villageoises du Val de Quint », société à actions simplifiées¹, qui propose entre autres² aux habitants, aux mairies, aux agriculteurs et à tous les propriétaires de toitures suffisamment grandes et bien exposées au soleil de les équiper de panneaux photovoltaïques.

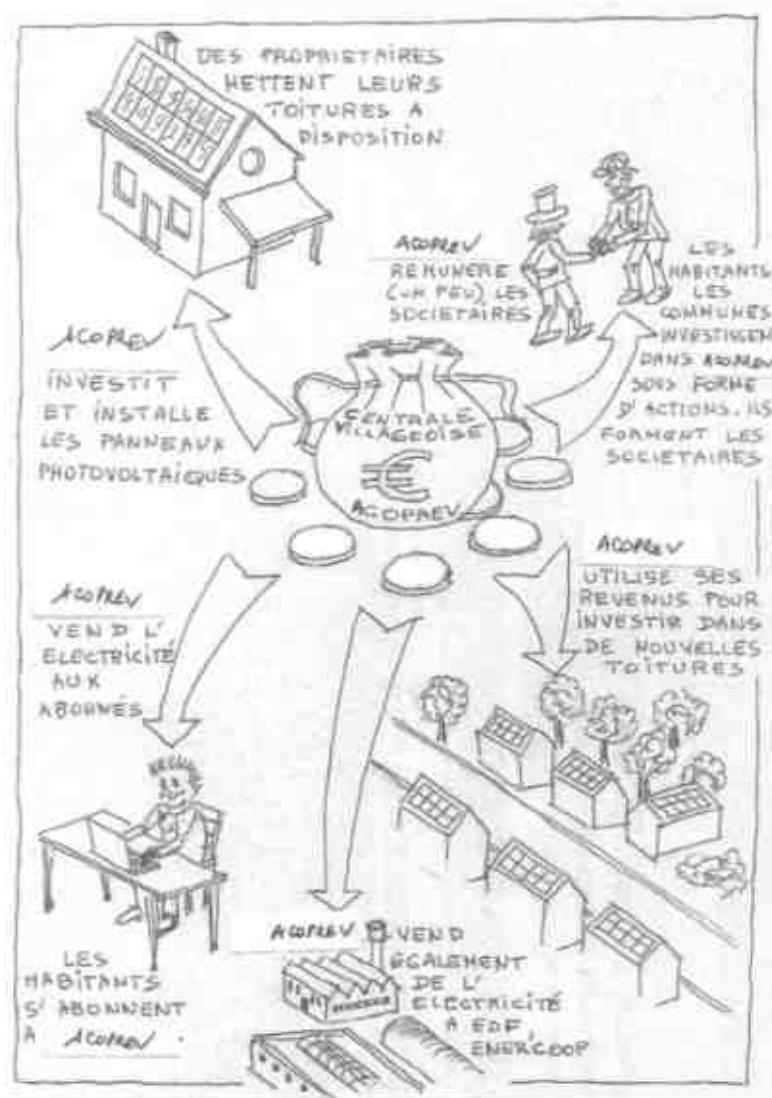
Et demain (et après demain) ?

Lorsque la production d'énergie sera suffisante, on pourra passer à la phase suivante du projet : la consommation locale de l'énergie produite pour nos besoins domestiques et, dans quelques années, le stockage pour une utilisation lors de (une partie de) nos déplacements. C'est là qu'intervient l'Hydrogène, dont nous parlerons plus abondamment dans la prochaine feuille de Quint. En attendant, voyons rapidement comment ça marche.

Voilà le projet tracé en quelques lignes

Utopie direz-vous ? N'oublions pas que les utopies d'aujourd'hui sont souvent les réalités de demain... Et cette réalité est déjà bien sur les rails puisque – cocorico - ACOPREV Centrales villageoises du Val de Quint va bénéficier d'une subvention de 500.000€ grâce au travail conjoint avec l'association Biovallée (lire l'article sur la Biovallée).

Suite donc au prochain n°. En attendant, si vous souhaitez investir ne fut ce que 100€ dans ce beau et important projet, n'hésitez pas à contacter Ivan Potapenko, trésorier (06 80 00 09 43) de la SAS.



En savoir plus :

<http://www.acoprev.centralesvillageoises.fr/>

JC Mengoni

Dessins par Roland Dehon.
Avec l'aide d'Olivier Girard et Ivan Potapenko

(1) Co-présidée par Olivier Girard et Gérard Dellinger, la société est administrée par des élus des 6 communes concernées et des habitants du territoire impliqués dans le projet

(2) D'autres sources d'énergie telle qu'installer des turbines là où l'eau coule en abondance sont à l'étude

N° 34 – *J'aime la nature, voir pousser des plantes*

Décembre 2019

Nous sommes nombreux à jardiner dans la vallée de Quint, femmes et hommes, nouveaux et anciens habitants, de différentes générations. Chacun expérimente telle ou telle technique, telle ou telle variété de légumes et de fleurs. Chacun a ses trucs pour faire face aux problèmes qui surviennent : cet été, sécheresse prolongée et invasion de sauterelles. Dans cette nouvelle rubrique, nous proposons d'échanger nos savoirs, pour le plaisir de faire connaissance entre amateurs et passionnés — et aussi pour progresser ensemble vers l'autonomie alimentaire.

Pour cette première fois, nous sommes allés rencontrer Marcelle Granon, qui vit aux Juliens, à Saint-Julien-en-Quint. 90 ans cette année, « jardinière de mère en fille », comme elle se présente, Marcelle est arrivée dans la vallée en 1962 avec son mari. Ils ont alors repris la ferme où ses beaux-parents élevaient des vaches. Auparavant ils vivaient près de Nyons, où ses parents à elle avaient également une ferme. Un sacré changement que ce passage du pays de l'olivier à celui du noyer ! « J'avais toujours bu du lait de chèvre, et jamais mangé de beurre avant de venir ici. » Dès son enfance, elle a travaillé dehors, aidant sa mère et sa soeur au potager : « Mon père faisait les gros travaux avec ses chevaux, et nous les femmes, on faisait tout à la bêche. J'ai vécu sans électricité jusqu'à 23-24 ans : elle n'est arrivée qu'en 1953, comme ici. (...) Nous produisions tout nous-mêmes : je n'ai jamais vu ma mère acheter un légume. On faisait nos fromages... Et avec nos oliviers, on avait des bonbonnes et des bonbonnes d'huile, dans lesquelles ma mère conservait les saucisses du cochon. » Arrivée aux Juliens, Marcelle a poursuivi le jardinage « à temps perdu. » Et aujourd'hui encore, 17 ans après le décès de son mari, elle continue de cultiver son potager.

Celui-ci est situé sur un terrain plat en bord de Sûre. Au premier abord, il semble bien à l'ombre, blotti dans la combe, près de grands arbres. Et de fait, l'hiver, le soleil n'arrive qu'à... midi moins dix ! Avant de repartir quelques heures plus tard derrière la montagne.

« Mais l'été, avec la chaleur de maintenant, c'est plutôt bien d'avoir de l'ombre ! » L'arrosage se fait tous les deux ou trois jours avec un tuyau, plutôt le matin, au pied des plantes « qui ont eu le temps de se rafraîchir pendant la nuit ». C'est son petit-fils qui a passé le motoculteur, « juste avant les semis, au printemps. » Après, « j'aplanis avec un petit râteau. Ce n'est pas trop dur : je n'ai pas de cailloux, et la terre est bien souple. La Sûre a dû passer par là et laisser du limon... » De quoi faire rêver d'autres jardiniers de la vallée, qui s'échinent avec bêche ou grelinette dans des potagers situés plus en hauteur ! Pour enrichir son sol, Marcelle se contente de mettre un peu « d'engrais bleu », acheté « à la coopérative » (1) et utilisé aussi bien pour ses légumes que pour ses fleurs. Mais cette année, « Philippe (2) m'a apporté une benne de fumier, en disant : 'Voilà pour la grand-mère !' Il y a longtemps que je n'en avais pas mis... ». Du coup, la récolte de pommes de terre a été abondante : des Belles de Fontenay achetées en cagettes, et à présent étalées à la cave pour l'hiver.



Pas de serre, dans ce jardin clos d'un grillage, protégé du vent du Nord par des tôles, et qui s'ouvre d'une petite porte cent fois rafistolée. Marcelle ne fait plus ses semis comme avant :

« On gardait les graines de salades, de courges, et on se les passait entre voisins. Pour les courges, dans la vallée, on disait toujours de ne pas les semer avant le 3 mai, parce qu'il y avait risque de gel. On disait aussi de faire attention à la lune : 'Tout ce qui est sur terre, en lune jeune (les haricots, les salades...), et tout ce qui est sous terre, en lune vieille.' » En ce début octobre, elle vient de repiquer des fraises à partir des stolons récupérés sur ses anciens pieds : « Au printemps, le blaireau a creusé sous le grillage et il a tout saccagé : les fraises rouges, vertes, tout est parti ! Pas de confiture cette année ! » En revanche, les tomates sont magnifiques : énormes, bien mûres, sur des pieds qui croulent par terre sous le poids des fruits. « Je ne connais pas la variété. C'est mon petit-fils qui m'apporte des plants. Il les tient d'un de ses collègues de travail, qui a sélectionné lui-même ses graines, vers Chabeuil. Depuis que je plante ça, j'en ai beaucoup plus qu'avant. Et elles résistent mieux à la maladie. La variété y fait beaucoup, c'est sûr... »

Entre les fraises et les tomates prennent place une rangée de belles marguerites roses et mauves qui terminent juste leur floraison, et une autre, de choux imposants. « C'est Annie (3) qui m'a apporté les plants : il y a des brocolis, des choux à tête de Milan... Ils sont un peu en retard, mais commencent à donner. » Et ces choux-là ne sont pas attaqués par les insectes ? « Si, des bêtes grises avec des points jaunes. Mais je passe chaque jour les récupérer à la main, sur les feuilles. Et je les noie dans de l'eau. » Marcelle cultive aussi du persil, du céleri branche « pour la soupe », des poireaux... « Le poireau, ça ne gèle pas, sauf par très grand froid, comme on a eu en 1962, 63, 64. Là, on les ramassait et on les gardait

à la cave, avec leur motte de terre, sur le sol en terre battue. Mon beau-père y tenait aussi les betteraves pour les vaches. » À propos de poireaux, les miens ont tous été sectionnés à la base l'hiver dernier par des bêtes invisibles : « Des taupes peut-être ? Ou alors des courtilières (4) », m'explique Marcelle. « Avant, on en avait, et au printemps, on avait peur qu'elles coupent les tomates. C'était affreux, parce que les plants de tomates, on les achetait : il ne fallait pas les gâcher ! Je me souviens que ma mère, pour éviter ça, enveloppait chaque pied d'un bout de chiffon, au moment de la plantation. Il doit y avoir des produits contre, mais c'est du poison. Moi, je ne mets rien, sauf des cendres de bois : ça repousse les limaçons et autres bestioles. »

Pour terminer la visite, Marcelle m'emmène dans son jardin de fleurs. C'était celui de sa belle-mère, décédée en 1960. Proche de la maison, débordant de couleurs exubérantes, il voit ressortir chaque année « de vieilles variétés qu'elle avait plantées. »

Le jardin nous survit, en somme. Comme il se transmet, entre voisins, et entre générations.

Et il garde jeune ! Même si Marcelle a souvent mal au dos, et que la vie ne lui a pas épargné les ennuis de santé, elle se rend dans son potager quasiment tous les jours : « Mon fils me dit d'arrêter, mais c'est mon plaisir. J'aime la nature, voir pousser les plantes... Et puis je suis dehors, c'est la promenade : ça me fait marcher. Plus on bouge, mieux c'est. » Respect, chère Madame Granon ! Et un grand merci de nous avoir transmis votre expérience.

Catherine Foret



1) Autrement dit, chez Gamm Vert à Die.

2) Philippe Planel, éleveur de vaches à Saint-Julien.

3) Voisine généreuse, Annie habite aux Touzons, où elle a longtemps élevé des vaches elle aussi.

4) Insecte fouisseur mesurant environ 5 cm, devenu rare dans certaines régions. Son nom dérive de « courtil », petit jardin en ancien français. Parfois appelées « taupettes », ou encore « taupes grillons », les courtilières ont une activité souterraine et nocturne. Dotées de grosses pattes fouisseuses, elles se nourrissent de racines et tubercules, mais aussi de vers de terre, insectes et larves (dont les vers "blancs"). Elles jouent à la fois un rôle ravageur et bienfaiteur au potager.

N° 36 – *Mon pays* Été 2020

par *Ulysse Richaud, poète berger de la Vallée de Quint (1903-2000)*

Ambel et St Genix, Font d'Urle et Font Payanne,
Cirque sauvage et fier enserrant mon village,
Couronne de falaises de ma vallée de Quint,
qui se forma jadis, à l'aurore des âges,
Dans le roc du Vercors et du Royan antique.
Jaillis de l'Infernay, la Sure impétueuse
Affouilla âprement son large lit pierreux
En emportant au loin les terres riveraines.
Au long de ces torrents où la truite frétille,
Arrivèrent un jour des hommes primitifs.
Les premiers occupants de cette sylve vierge
Craignaient les eaux traîtresses. Alors ils s'établirent
Sur les proches coteaux, asiles rassurants.

Vachères, Saint Andéol, Lalley et Saint Julien,
Peyroliers, Morinons, Les Tonils, Les Bergers,
Furent prudemment bâties loin des crues agressives.
C'est là qu'on construisit les premières cabanes,
Huttes en pierre sèche recouvertes de lauzes,
D'où les chasseurs, armés de flèches et de pieux
Partirent vaillamment traquer le gros gibier.
Plus tard, beaucoup plus tard, ils domestiquèrent
Ovins, caprins, porcins, leur première ressource,
Qu'ils durent à chaque instant disputer aux grands loups.

Une bergère un jour, en gardant ses agnelles,
Découvrit par hasard la précieuse quenouille
Qui permit de filer la laine des moutons.
Chausses et camisoles, cotillons de ratine
Remplacèrent alors les dépouilles d'aurochs
Et les peaux de mouflon à la laine rugueuse
Beaucoup plus tard encore, on agrandit les âtres ;
On fit des fours à chaux ; on fabriqua des tuiles ;
On bâtit des demeures qui sont encore les nôtres.
Récoltés durement, blé, seigle et fèves
Emplirent maigrement les greniers souvent vides.
Fabriqués par eux mêmes aux cours de l'âpre hiver,
Un modeste outillage était leur seul recours
Dans le piètre labour de la glèbe infertile.

Asservis au seigneur, implacable oppresseur,
Ce fut dans les Issarts qu'ils cultivèrent en fraude,
A l'insu de leur maître, quelques pauvres parcelles,
Soustrayant à la dîme quatre gerbes de seigle.
Puis ce fut sur Ambel qu'ils allèrent faucher
Une herbe maigre et courte qui leur servait d'appoint,
Et que péniblement leurs mules descendirent
Pour nourrir leurs brebis pendant la saison dure.

Depuis que, tout enfant, j'épelais l'alphabet,
Les années ont passé. Ma chevelure grisonne.
La Sure et l'Infernay sont restés immuables
Mais les guerres, le progrès ont transformé le monde.
Village dépeuplé, l'école à son déclin,
Quel sera l'avenir de ma vallée de Quint ?



Le poirier par Bruno Robinne

Poème paru dans le livre «Deux bûcherons de la vallée de Quint», auto édité par l'association «Les descendants des Richaud et des Bouillane issus de la noblesse de la vallée de Quint en Dauphiné», 1988

N°37 - Histoire de maison : La maison Escaron de Vachères

Novembre 2020

Nous nous rendons aujourd'hui à Vachères pour découvrir une autre histoire de maison de notre vallée et plus particulièrement au hameau de Mouret. Pour s'y rendre, c'est tout simple, en arrivant au village de Vachères, ne pas entrer dans le village, mais continuer tout droit et se perdre dans les vallons suivants. Tout au bout on arrive au hameau de Mouret ... C'est là que se trouve la maison qui a appartenu à la famille Escaron.

Alors un peu d'histoire ...

En 1826 vivaient à Mouret 3 familles : les Rosen devenu Brès par le mariage de leur fille, les Moulin et les Colombier devenu Cheva par mariage aussi. Les Brès possédaient la maison de l'ouest, les Moulin la partie centrale et les Cheva la maison de l'est. Ces maisons déjà anciennes étaient accolées les unes aux autres.

Le 5 avril 1842 sieur Jean Escaron, 28 ans, de Barsac, est venu épouser demoiselle Marie Cheva, 23 ans, de Mouret. Le mariage fut célébré à Vachères devant M. Serre, maire de la commune, en présence de leurs témoins dont Mathieu Escaron, frère du marié et maire de Barsac. Le couple s'installe à Mouret et la famille Escaron prend souche dans le hameau pour plusieurs décennies ... et elle va largement contribuer au développement du hameau qui comptera 19 habitants en 1861.

En 1882 la maison des Moulin est déclarée « démolie » au cadastre et en 1900 la famille Escaron acquière la parcelle correspondante et va relever la ruine jouxtant leur propre maison pour en faire cet ensemble d'habitation que nous connaissons aujourd'hui.

La propriété de Marie Cheva, épouse Escaron va donc être transmise de succession en succession



Gustave et Fernand ESCARON

N° 36 – Rue de l'armellerie

par Michel Dessoliers Été 2020

*Étroite sans pareille
A longueur de maisons
Privée de tout soleil
Elle se passe d'horizon
Ses fenêtres timides
Bousculées par le vent
Un courant d'air humide
Qui ne sèche qu'au printemps
Une haleine de cave
Exhale aux soirs d'été
Les bas murs se délagent
Par des chiens sans collier
On vit comme on respire
Sans se soucier d'acquis
Les visages vous inspirent
Comme un air de maquis*

à Jean, Emile, Adrien, Auguste, ... jusqu'à Gustave puis Fernand qui furent tous deux maires de Vachères. La maison sera habitée par Fernand et sa femme Jeannette, 2 vaches, une trentaine de chèvres et Margot, la mule, jusqu'au décès de Fernand en mars 2002. Cinq ans après le décès de son mari, Jeannette part en maison de retraite et s'éteint à Die en mars 2013. La maison Escaron, inoccupée depuis 2010, se dégrade très vite ... Mais en 2016 une 2ème chance lui est donnée ...

Vachères est une petite commune sans grandes ressources, mais elle a un beau patrimoine de vieilles pierres ... Alors pourquoi ne pas rénover l'une de ces habitations pour maintenir le patrimoine du village, attirer de nouveaux habitants et, grâce à la location, générer un revenu complémentaire pour la commune.

L'idée a germé et est approuvée par le conseil municipal. C'est une gageure un peu risquée, mais c'est sans compter sur la mobilité citoyenne de ses habitants ...

La maison Escaron du hameau de Mouret est choisie. Elle est en très mauvais état, la charpente est à refaire, l'assainissement inexistant, tout est à faire à l'intérieur ... A moindre coût, le projet est estimé à environ 100.000€. On recherche donc des financements.

Dans le cadre du plan d'accompagnement régional, la Région peut aider de façon significative, mais il faut présenter un dossier

complet dans la huitaine. Cécile, la secrétaire de mairie, s'y attelle et obtient en 8 jours tous les devis nécessaires pour clore le dossier dans les délais et ... merveille ... il est accepté ! Jacques, le maire, s'adresse aux élus régionaux pour accélérer le versement de cette aide indispensable...

Nathalie a entendu parler d'une possibilité de financement participatif permettant d'obtenir des prêts sans intérêt, Collecticity. 12000 € sont obtenus par ce biais provenant en grande partie des habitants de la commune. Fin 2021, ce prêt sera déjà entièrement remboursé.

Enfin la commune complète par un emprunt sur 20 ans qui sera remboursé grâce aux loyers obtenus. La trésorerie de Vachères sera tendue pendant 3 ou 4 ans, il va falloir jouer l'austérité, mais tout le monde y croit et le chantier est lancé. La commune achète 50% du bâti, Marie Cabrol l'autre partie de la maison et Terre de Liens se porte acquéreur des terres.

La commune n'ayant pas beaucoup de moyens fait appel à toutes les bonnes volontés et Oda se positionne rapidement en maître d'œuvre. Elle est arrivée à Vachères en 1988. De formation agricole en Allemagne, elle a acquis des bases de maçonnerie dans le cadre de ses études qu'elle a complétées en travaillant bénévolement avec un maçon spécialisé dans des constructions de voûtes. Jacques, le maire, lui fait confiance et lui confie le projet, étude, plans et réalisation. Oda apprécie d'être maître de son chantier de bout en bout et elle va bénévolement s'y donner à fond ...

Tout d'abord il faut vider la maison de tout ce qu'une famille peut entasser pendant près d'un siècle. On y trouve entre autres une centaine de bouteilles de vin bien fermées ..., mais qui s'avèrent malheureusement imbuvables, des conserves de plus de 20 ans, des planches, des boîtes, des sacs, du mobilier, des gravats, du foin pourri ... Une petite équipe villageoise se met en place et remplit 10 bennes

agricoles pour pouvoir évacuer le tout. On découvre aussi une cache de 2m x 1m sous une dalle entre deux clés de voûte qui dut servir autrefois ..., durant les guerres de religion peut être...

Puis Oda s'attaque aux 6 voûtes qui soutiennent l'ensemble du bâti côté sud et va les consolider et remonter ou renforcer les murs de 8 à 10 mètres de haut en mauvais état. Marie obtient la jouissance d'une grue qui ne marche pas toujours, mais ça aide !... Un jeune du village est alors recruté pour aider et en même temps se former à la maçonnerie.

C'est alors qu'arrivent des amis de Marie, charpentiers du Massif Central, qui vont prendre en charge les 300m² de charpente à refaire entièrement ainsi que la couverture pour mettre la maison hors d'eau.

Se succèdent alors professionnels et/ou bénévoles du village qui vont installer fenêtres, doublage des murs en briquette, plomberie, électricité, escalier ... On fait appel à une entreprise de BTP pour creuser et préparer la mise en place du système d'assainissement ; la mise en place est faite par les habitants ... Oda, Marie, Laetitia, Yves et bien d'autres... Il y aura toujours sur le chantier 5 à 6 personnes du village.

Et en avril 2017, le village fête la fin du chantier qui s'achève après 18 mois de travaux. La maison entièrement restaurée est à présent disponible à la location...



Façade SUD avant et après travaux

La maison Escaron a fait peau neuve et est partie pour une seconde vie destinée à accueillir de futurs locataires, heureux de bénéficier de son magnifique emplacement et de son confort de vie. Et tout ceci grâce à une superbe aventure communale, volontaire et participative.

Danièle LEBAILLIF avec l'aide de Cécile, Liek et Oda

N° 46 – Saint-Étienne la romaine

Novembre 2023

Le creusement de la station d'épuration de Saint-Étienne-en-Quint¹ a mis au jour un nombre important de céramiques liées à un service dédié aux boissons (cruche, gobelet, écuelles ...), grâce à l'œil avisé d'un habitant de la commune. L'hypothèse actuelle évoquée par M. Planchon, conservateur du musée de Die, fait état d'un « dépotoir » d'un sanctuaire romain datant de la fin du 2ème siècle, début du 1er siècle Ante Christum. Lorsque les restes d'offrandes dépassaient un certain volume, les prêtres récupéraient ce qui était négociable ; le reste était pilé (pour décourager les voleurs) et jeté dans une fosse. C'est ce genre de fosse qui semble avoir été trouvée à St Étienne.

On a également trouvé à proximité un récipient en verre destiné à contenir huiles et parfums (Balsamaire), utilisé dans les rites funéraires, datant vraisemblablement de la première moitié du 1er siècle de notre ère.

Ce flacon, associé aux céramiques, à des éléments passés au feu (scories) et des objets en métal suggèrent également la proximité d'un ensemble funéraire dédié à la pratique de la crémation. La DRAC et l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives) vont démarrer l'an prochain des travaux aux alentours de la station d'épuration afin de rechercher d'autres éléments qui permettraient de conforter cette hypothèse, ou, pourquoi pas, de découvrir les vestiges d'habitations romaines.



D'autres éléments témoignent également du passé romain de la commune. Un site à tegulae (tuiles) a été découvert au hameau de St Andéol. A St Étienne, une grosse pierre située à droite de l'actuelle fontaine est un beau fragment d'un ancien autel romain. On aperçoit une moulure caractéristique sur le bas-fond. M. Planchon émet l'hypothèse qu'on l'a amenée près de la fontaine, lieu emblématique du village pour la « Christianiser ». Une cavité a été creusée sur le haut, peut-être pour y sceller une statue, peut-être pour y contenir de l'eau bénite.

Un autre autel, consacré au Dieu Mars le rouge (« deo Marti Augustus Rudianus ») est encastré dans un mur d'une habitation du hameau.

St-Étienne méritera-t-il bientôt de se nommer St-Étienne-la-Romaine ?

Jean-Claude Mengoni,
avec l'aide de M. Planchon,
de B. Robinne, d'Obelix...

1. Rappelons que «ad quintum lapidem», d'où provient le mot « Quint », représentait le 5ème milliaire, l'unité de mesure romaine valant mille pas. Les romains l'utilisaient pour jaloner leurs chaussées.

« Ad quintum lapidem » désignait à l'époque la borne qui marquait l'entrée de la vallée à Sainte-Croix. M. Planchon ose avancer (prudemment et avec humour) que les vrais Quintous seraient dès lors plutôt les habitants de Ste Croix » ...

Un très très grand MERCI à tous-tes les rédacteurs et rédactrices...

Merci à Alain Guillet, Marie-Anne Mallet, Jean-Claude Mengoni, Josiane Brocaud, Bassi Schroder, Nadine Monge, Liek Wartena, Annik et Alain, Audrey Englebert, Ulysse Richaud, Marianne en Bert Leemreis, Germaine Bernard, Annie Fraud, Hubert Le Guen, Florence Huvet, Olivier Girard, Olivier Canivet, Juliette Pinault, Margot Lucas, Pierre Martin, Michel Tuz, Laetitia Gibouin, Cécile Pagès, Michel Dessoliers, Annie Grandchamp, Danièle Lebaillif, Sarah De Caumont, Gérard Dellinger, Renée Dusautoy, Roland Dehon, Bernard Moser, Jean-Luc Printemps, Bruno Robinne, Mireille Aristote, Pierre Martin, Pascal Albert, Michel Maillet, Lyliane Orand, Pauline Planck, Dorothée Martin, Samia Benguetaïb, Alain Bucas, Kiyé Simon Luang, Joanna Mico, Maryline Wolf-Roy, Marie Lopez y Laso, Lola Hirth, Gilles Roy, Malik Delgado, Caroline Maillet, Arthur Van Gheluwe, Florence Lussiez, Christian Sabatier, Jérôme Perro, Jean Daspres, et Etienne Zahnd, Sajar (poète Ste Croix), René Bernard, Thibaut Lacombe, Marta Sostres, Caroline Sorez, Gaëlle Faye, Michèle Bador, Marie-Aude Cornu, Francine Bellier, Sjoerd Wartena, Françoise Perriot, Simon Wick, Tim Heider, Catherine Foret, Marie-Flore Doyen, Leslie Demurger, Joëlle Baudouin, Guy Anton, Julien Gros, Nathalie Portaz, Huguette Vieux, A. Vignon, et les enseignant(e)s des écoles !